

LES FORESTIERS
(1858)



ALEXANDRE DUMAS

Les forestiers
drame en cinq actes

Grand-Théâtre (Marseille). – 23 mars 1858.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-21-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

L'intérieur de la maison de Guillaume Vatrin. – Porte au fond, donnant sur la grande route. À droite, grande cheminée, avec hauts chenets ; au-dessus de la cheminée, fusils à deux coups et carabines ; du même côté, une fenêtre. À gauche, un buffet chargé de vaisselle ; et, dans l'angle, un escalier praticable montant au premier étage.

Scène première

François, puis Guillaume.

Le théâtre est vide et dans l'obscurité ; tout est fermé, portes et fenêtres. On entend un aboi de chien.

FRANÇOIS, en dehors

Veux-tu te taire un peu, toi, Louchonneau ! (Il frappe à la porte.)
Ohé ! père Vatrin ! ohé ! (Silence.) Dites donc, vous vous la passez douce, papa Guillaume ! Quatre heures du matin, et personne de levé dans la maison !... Ohé ! ohé !...

GUILLAUME, paraissant au haut de l'escalier.

On entend une voix de femme qui bougonne ;
il se retourne vers la cantonnade.

Ah ! voilà déjà que tu grognes, toi ? Attends au moins que le soleil soit levé !

FRANÇOIS

Ohé ! père Vatrin ! est-ce que vous êtes devenu sourd ?

GUILLAUME, descendant

On y va !

FRANÇOIS

Ouvrez, ouvrez, père Guillaume ! C'est moi.

GUILLAUME

Ah ! c'est toi, François ?

FRANÇOIS

Parbleu ! qui voulez-vous que ce soit ?... Oh ! prenez le temps de passer vos culottes ; on n'est pas pressé, quoiqu'il ne fasse pas chaud. Brrrou !...

GUILLAUME, ouvrant la porte

Pas chaud, au mois de mai ? Qu'aurais-tu donc chanté, si tu avais fait la campagne de Russie, frileux ?

(François entre avec son chien.

Guillaume se met à battre le briquet.)

FRANÇOIS

Un instant !... Quand je dis : pas chaud, père Guillaume, vous comprenez bien, c'est une façon de parler ; je dis : pas chaud la nuit... Les nuits, vous avez dû remarquer ça, père Guillaume, les nuits, ça ne va pas si vite que les jours, probablement parce qu'il n'y fait pas clair... Le jour, on est en mai ; la nuit, on est en février. Je ne m'en dédis donc pas, il ne fait pas chaud... Brrrrrou !...

GUILLAUME, parlant les dents serrées, pour retenir
un brûle-gueule qu'il tient dans le coin de sa bouche

Veux-tu que je te dise une chose, toi ?

FRANÇOIS, le regardant d'un air gouailleur

Dites, père Guillaume ! vous parlez si bien, quand vous consentez à parler.

GUILLAUME

Tu dis que tu as froid ?...

FRANÇOIS

Parce que j'ai froid.

GUILLAUME

Non, tu n'as pas froid !

FRANÇOIS

Regardez plutôt mon nez.

GUILLAUME

Ton nez est un menteur. Tu dis que tu as froid pour que je t'offre la goutte.

FRANÇOIS

Eh bien, en vérité, non, je n'y pensais pas. Ça ne veut pas dire que, si vous me l'offrez, je la refuserai ; non, père Guillaume, non ; je sais trop le respect que je vous dois pour vous faire une pareille injure.

GUILLAUME, appuyant l'amadou sur sa pipe

Hum !

(Il va au buffet.)

FRANÇOIS

Eh bien, pendant que vous allez ouvrir le buffet, je vais ouvrir la fenêtre... Faut se rendre utile.

(Le jour vient peu à peu.)

GUILLAUME

Nous allons donc dire un mot à ce flacon de cognac, et puis nous parlerons de nos petites affaires.

FRANÇOIS

Un mot ! Est-il chiche de ses paroles, ce diable de père Guillaume !

GUILLAUME, emplissant deux petits verres

À ta santé !

FRANÇOIS

À la vôtre ! à celle de votre femme ! et que le bon Dieu lui fasse la grâce d'être moins entêtée !

GUILLAUME

Ah bien, oui ! Il y a vingt-cinq ans que je brûle des cierges à cette intention-là, et ça ne fait que croître et embellir.

(Il ôte le brûle-gueule de sa bouche
et vide son verre d'un trait.)

FRANÇOIS

Attendez donc ! Je n'ai pas fini, et nous allons être obligés de recommencer... À celle de M. Bernard, votre fils ! (Il avale à son tour le petit verre, mais en le dégustant.) Bon ! voilà que j'ai oublié quelqu'un.

GUILLAUME

Qui donc as-tu oublié ?

FRANÇOIS

Mademoiselle Catherine, votre nièce, la bonne amie de Bernard. Ah ! voilà qui n'est pas bien, d'oublier les absents. Eh ! c'est que le verre est vide... Tenez, père Guillaume : topaze sur l'ongle !

GUILLAUME

Farceur !... Allons, tiens !

(Il verse à faire déborder le verre.)

FRANÇOIS

Allons, allons, cette fois, il n'a pas lésiné, le vieux. On voit bien qu'il l'aime, sa jolie petite nièce. D'ailleurs, qui ne l'aimerait pas, cette chère demoiselle Catherine ? C'est comme ce cognac !

GUILLAUME, avalant son eau-de-vie

Hum !

FRANÇOIS, avalant la sienne

Housch !

GUILLAUME

Eh bien, as-tu encore froid ?

FRANÇOIS

Non ; au contraire, j'ai chaud.

GUILLAUME

Alors, ça va mieux ?

FRANÇOIS

Oui ; me voilà comme votre baromètre, au beau fixe.

GUILLAUME

En ce cas, abordons la question et parlons un petit peu du sanglier.

FRANÇOIS

Oui, le sanglier ! Eh bien, cette fois-ci, je crois que nous le tenons, père Guillaume.

Scène II

Les mêmes, Mathieu Goguelu.

Mathieu entre sans qu'on fasse attention à lui.

Taille déjetée, cheveux roux, yeux louches.

MATHIEU

Oui, comme la dernière fois !

FRANÇOIS

Hein ?

MATHIEU, d'un ton câlin

Bonjour, père Guillaume, et votre compagne !

(Il va s'asseoir sur un escabeau dans la cheminée,
avive le feu et met des pommes de terre dans les cendres.)

FRANÇOIS, le regardant de travers

Oh ! la dernière fois, suffit ! nous allons en causer tout à l'heure.

GUILLAUME

Et où est-il, le sanglier ?

MATHIEU

Il est dans le saloir, puisque François le tient.

FRANÇOIS

Pas encore ! Mais avant que le coucou de la mère Vatin sonne sept heures, il y sera... (À son chien.) N'est-ce pas, Lou-chonneau ?... Je disais donc comme ça, père Guillaume, que l'animal est à un petit quart de lieue d'ici, dans le fourré des têtes de Salmon ; le farceur est parti, vers deux heures du matin, du taillis des champs de Dampleux.

MATHIEU

Bon ! comment sais-tu ça, puisque tu n'es parti qu'à trois heures, toi ?

FRANÇOIS

Oh ! dites donc, père Guillaume, il demande comment je sais ça ! Eh bien, on va te le raconter, mal bâti ! ça pourra te servir un jour.

MATHIEU

J'écoute.

FRANÇOIS, à Mathieu, par-dessus son épaule

À quelle heure tombe la rosée ? À trois heures du matin, n'est-ce pas ? Eh bien, s'il était parti après la rosée tombée, il aurait foulé la terre humide, et il n'y aurait pas d'eau dans le creux de sa trace, tandis qu'au contraire, il a foulé la terre sèche ; la rosée est tombée ensuite, et elle a fait des abreuvoirs à rouge-gorge tout le long de la route... Voilà.

GUILLAUME

Et quel âge a la bête ?

FRANÇOIS

De six à sept ans ; un ragot fini !

MATHIEU

Il t'a montré son extrait de naissance ?

FRANÇOIS

Un peu ! et signé de sa griffe... (À Mathieu.) Tout le monde n'en pourrait peut-être pas faire autant ; et à moins qu'il n'ait des motifs de cacher son âge, je réponds que je ne me trompe pas de trois mois.

GUILLAUME

Est-il seul ?

FRANÇOIS

Non, il est avec sa laie, qui est pleine.

MATHIEU

Tu as vu ça, toi, qu'elle était pleine ?

FRANÇOIS

Sans doute, je l'ai vu.

MATHIEU

Et à quoi ?

FRANÇOIS

Oh ! dites donc, père Guillaume, un gaillard qui a été trouvé dans une forêt, il ne sait pas quand une laie est pleine ou ne l'est pas ! Qu'as-tu donc appris à l'école ?... Puisqu'elle marche gras, imbécile ! puisque sa pince s'écarte en marchant, que l'on dirait qu'elle va se fendre, c'est qu'elle a le ventre lourd, cette pauvre bête !

GUILLAUME

Est-ce un animal nouveau ?

FRANÇOIS

Elle, oui ; lui, non. Je n'ai jamais vu sa passée ; mais lui, connu ! c'est le même auquel j'ai envoyé, il y a quinze jours, une balle dans l'épaule gauche, du côté du taillis d'Yvors.

GUILLAUME

Et qui te fait croire que c'est le même ?

FRANÇOIS

Comment ! il faut vous dire ça, à vous, vieux limier, qui rendriez des points à Louchonneau ? Je savais bien que je l'avais touché, moi ; seulement, au lieu de lui mettre la balle au défaut de l'épaule, je la lui ai mise dans l'épaule même.

GUILLAUME

Hum ! il n'a pas fait sang.

FRANÇOIS

Parce que la balle est restée entre cuir et chair, dans le lard. Aujourd'hui, la blessure est en train de se guérir, et, voyez-vous, ça le démange, cet animal ; de sorte qu'il s'est frotté contre le troisième chêne à gauche du puits des Sarrasins et frotté au point qu'il en est resté un bouquet de poil à l'écorce de l'arbre... Voyez plutôt.

(François tire un bouquet de poil
de sa poche et le montre à Guillaume.)

GUILLAUME

Tu m'en fais venir l'eau à la bouche ! J'ai envie d'aller en flânant faire un tour de ce côté-là.

FRANÇOIS

Allez, père Guillaume ! et vous le trouverez où j'ai dit, au grand roncier des têtes de Salmon. Ne faites pas de façons pour monsieur ; monsieur ne bougera pas ; son épouse est souffrante, et monsieur est galant.

GUILLAUME

Eh bien, j'y vais tout de même.

FRANÇOIS

Vous avez des yeux, vous regarderez, et vous verrez. Quant à Louchonneau, on va le remettre à la niche, en lui faisant le don patriotique d'un chiffon de pain, attendu qu'il a travaillé ce matin comme un amour.

GUILLAUME, prenant son fusil
dans le coin de la cheminée

Hein ! mon pauvre Mathieu, tu as entendu ? Un écureuil, il me dira sur quel arbre il a monté ; une belette, à quelle place elle a traversé la route... Voilà ce que tu ne sauras jamais, toi.

MATHIEU

Est-ce que je m'inquiète de savoir ou de ne pas savoir ? À quoi diable voulez-vous que ça me serve ?

GUILLAUME, haussant les épaules

Au revoir, François !

(Il sort.)

Scène III

Mathieu, François.

FRANÇOIS, coupant un morceau de pain
à Louchonneau et regardant sortir le père Guillaume

Ah ! le vieux limier ! l'avez-vous vu pendant que je lui faisais mon rapport ? Les pieds lui démangeaient !... Allons, Louchonneau, mon ami, voilà un joli croûton. Maintenant que nous avons bien travaillé, allons à la niche, et gaiement !

(Il sort.)

Scène IV

Mathieu, seul.

Il regarde François qui s'éloigne, puis il écoute le bruit des pas, s'avance vers la bouteille d'eau-de-vie et la soulève pour voir où elle en est.

Ah ! le vieux cancre ! quand on pense qu'il ne m'en a pas offert.

(Il boit à même la bouteille, puis
revient à sa place et chante.)

Ah ! le triste état,

Que d'être gendarme !

Ah ! le noble état,

Que d'être soldat !

Quand le tambour bat
Adieu nos maîtresses !...

Scène V

Mathieu, François, rentrant.

FRANÇOIS

Allons, bon ! voilà que tu chantes, maintenant ?

MATHIEU

Est-ce donc défendu de chanter ? Alors, que M. le maire le fasse publier à son de trompe !

FRANÇOIS

Ce n'est pas défendu, mais ça porte malheur.

MATHIEU

Et pourquoi ça ?

FRANÇOIS

Parce que, quand le premier oiseau que j'entends chanter le matin est une chouette, je dis : « Mauvaise affaire ! »

MATHIEU

C'est-à-dire, alors, que je suis une chouette ? Allons, va pour la chouette ! Je suis tout ce que l'on veut, moi.

(Il rapproche ses mains de sa bouche,
et imite le cri de la chouette.)

FRANÇOIS

Veux-tu te taire, oiseau de mauvais augure !

MATHIEU

Me taire ? Et si j'ai quelque chose à te chanter, moi, que diras-tu ?

FRANÇOIS

Je dirai que je n'ai pas le temps de t'écouter... Tiens, fais-moi plutôt un plaisir...

MATHIEU

À toi ?

FRANÇOIS

Oui, à moi... Supposes-tu donc que tu ne puisses faire plaisir à personne ?

MATHIEU

Que demandes-tu ?

FRANÇOIS

Tiens mon fusil devant le feu pour le faire sécher, tandis que je vais changer de guêtres.

MATHIEU, secouant la tête

Ni le tien ni un autre. Je veux qu'on m'écrase la tête entre deux pierres, comme à une bête puante, si, à partir d'aujourd'hui jusqu'au jour où l'on me portera en terre, j'en touche jamais un, de fusil !

FRANÇOIS

Eh bien, je dis qu'il n'y aura pas de perte, pour la façon dont tu t'en sers !

(Tout en causant, il change de guêtres.)

MATHIEU

Et pourquoi donc m'en servirais-je mieux que ça, d'un fusil, quand je m'en sers pour les autres ? (À part.) Que l'occasion se présente de m'en servir pour mon compte, et tu verras si je suis plus manchot que toi !

FRANÇOIS

Et que toucheras-tu, si tu ne touches pas un fusil ?

MATHIEU

Je toucherai mes gages, donc !

FRANÇOIS

Tes gages ?

MATHIEU

Oui, attendu que j'entre comme domestique chez M. le maire.

FRANÇOIS

Chez M. Raisin, le marchand de bois ?

MATHIEU

Ça te fâche ?

FRANÇOIS

Moi ? Ça m'est bien égal ! Je me demande seulement ce que devient le vieux Pierre.

MATHIEU

Apparemment qu'il s'en va.

FRANÇOIS

Il s'en va ?

MATHIEU

Dame, puisque je prends sa place, il faut bien qu'il s'en aille.

FRANÇOIS

Impossible ! Il est dans la maison depuis vingt ans.

MATHIEU

Raison de plus pour que ce soit le tour d'un autre.

FRANÇOIS

Tiens, tu es un vilain garçon, Louchonneau !

MATHIEU

D'abord, je ne m'appelle pas Louchonneau ; c'est le chien que tu viens de conduire à sa niche, qui s'appelle Louchonneau, et non pas moi.

FRANÇOIS

Tu as raison ; et quand il a su que je t'appelais quelquefois comme lui, il a réclamé, pauvre animal ! en disant qu'il était incapable, lui qui est le limier du père Vatrin, d'aller demander la place du limier de M. Deviolaine, quoique la maison d'un inspecteur soit naturellement meilleure que celle d'un garde chef ; et depuis sa réclamation, tu louches toujours, c'est vrai, mais on ne t'appelle plus Louchonneau.

MATHIEU

Voyez-vous ça ! si bien que je suis un vilain garçon, à ton avis, François ?

FRANÇOIS

Oh ! à mon avis et à celui de tout le monde. N'as-tu pas honte de prendre le pain à la bouche d'un pauvre vieux comme Pierre ? Que va-t-il devenir sans place ? Il va être obligé de mendier pour sa femme et ses deux enfants !

MATHIEU

Tu lui feras une pension, sur les cinq cents livres que tu touches comme garde adjoint.

FRANÇOIS

Je ne lui ferai pas de pension, parce qu'avec ces cinq cents livres-là, je nourris ma mère, et que la pauvre femme, elle avant tout !... Mais il trouvera toujours à la maison une assiettée de soupe à l'oignon et une gibelotte de lapin, l'ordinaire du garde... Domestique ! comme ça te ressemble de te faire domestique !

MATHIEU

Bah ! livrée pour livrée, j'aime mieux celle qui a de l'argent dans le gousset que celle qui a les poches vides.

FRANÇOIS

Un instant, l'ami !... Non, je me trompe, tu n'es pas mon ami... Notre habit, à nous, n'est pas une livrée, c'est un uniforme.

MATHIEU

Bon ! qu'il y ait une feuille de chêne brodée au collet ou un galon cousu à la manche, ça se ressemble diablement !

FRANÇOIS

Seulement, avec la feuille de chêne brodée au collet, on travaille, tandis qu'avec le galon cousu à l'habit, on se repose. C'est ce qui t'a fait donner la préférence au galon sur la feuille de chêne, n'est-ce pas, fainéant ?

MATHIEU

C'est encore possible... À propos, est-ce vrai ?

FRANÇOIS

Quoi ?

MATHIEU

On dit que Catherine revient aujourd'hui de Paris.

FRANÇOIS

Eh bien, après ?

MATHIEU

Ah ! mais c'est que, si elle revenait aujourd'hui, je ne m'en irais que demain. Il va y avoir noces et festins pour le retour de ce miroir de vertu !

FRANÇOIS, sérieusement

Écoute, Mathieu : quand, dans cette maison, tu parleras devant d'autres que moi de mademoiselle Catherine, il faudra faire atten-

tion devant qui tu parles.

MATHIEU

Pourquoi donc ?

FRANÇOIS

Dame, parce que mademoiselle Catherine est la fille de la propre sœur de M. Guillaume Vatin.

MATHIEU

Oui, et la bien-aimée de M. Bernard, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS

Quant à cela, si on te le demande, je te conseille de répondre que tu n'en sais rien, vois-tu.

MATHIEU

Eh bien, c'est ce qui te trompe. Je dirai ce que je sais ; on a vu ce que l'on a vu, et l'on a entendu ce que l'on a entendu.

FRANÇOIS

Tiens, décidément, Mathieu, tu as eu raison de te faire laquais : c'était ta vocation, espion et rapporteur ! Bonne chance dans ton nouveau métier ! Si Bernard descend, je l'attends à cent pas d'ici, au Saut-du-cerf, entends-tu ! (Sortant.) Ah ! je ne m'en dédis pas, tu es un méchant garçon !

Scène VI

Mathieu, seul.

Ah ! tu ne t'en dédis pas ? ah ! je suis un méchant garçon ? ah ! je tire mal ? ah ! le chien de Bernard a réclamé parce qu'on m'appelait Louchonneau comme lui ? ah ! je suis un espion, un fainéant, un rapporteur ?... Patience ! patience ! le monde ne finit pas aujourd'hui, et nous nous reverrons avant la fin du monde... Ah ! voilà Bernard.

(Il reprend son air idiot.)

Scène VII
Mathieu, Bernard.

BERNARD, en tenue de garde, habit bleu à boutons
d'argent, pantalon de velours, guêtres de cuir

Tiens ! je croyais avoir entendu la voix de François... N'était-il pas ici tout à l'heure ?

MATHIEU

Oui ; mais il s'est ennuyé de vous attendre, et il est parti en disant que vous le retrouveriez au rendez-vous.

BERNARD

Bien.

(Il prend son fusil et le charge.)

MATHIEU

Vous vous servez donc toujours de bourres à l'emporte-pièce, vous ?

BERNARD

Oui ; je trouve qu'elles pressent la poudre plus également...
Qu'ai-je donc fait de mon couteau ?

MATHIEU

Voulez-vous le mien ?

BERNARD

Oui, donne.

(Il fait des croix sur ses balles.)

MATHIEU

Qu'est-ce que vous faites donc à vos balles ?

BERNARD

Je les marque... Quand on tire à deux sur le même sanglier, et que le sanglier n'a qu'une balle, on n'est pas fâché de savoir qui l'a tirée.

MATHIEU

Une croix ! On dit que ça porte malheur, de faire des croix sur les balles. Berthelin, qui a tué son frère, vous savez bien, monsieur Bernard, c'était avec une balle qui avait une croix.

BERNARD

Bon ! tu as toujours des prédictions comme cela à faire, toi.

Tiens, voilà ton couteau ; merci !

MATHIEU

C'est donc pour ça que François dit que je suis un oiseau de mauvais augure, une chouette.

(Il imite le cri de la chouette.)

BERNARD

En vérité, je crois que je fais attention aux paroles de cet imbécile-là.

(Il va pour sortir ; il met les balles dans sa poche.)

MATHIEU

Eh ! monsieur Bernard !

BERNARD

Quoi ?

MATHIEU

Un petit mot encore... Du moment que c'est François, votre bichon, votre toutou, qui a détourné le sanglier, vous êtes sûr de ne pas revenir bredouille.

BERNARD

Voyons, qu'as-tu à me dire ?

MATHIEU

Est-ce vrai que la merveille des merveilles arrive aujourd'hui ?

BERNARD

De qui veux-tu parler ?

MATHIEU

De Catherine, donc.

BERNARD, lui donnant un soufflet

Tiens, drôle !

MATHIEU, portant la main à sa joue

Qu'avez-vous donc ce matin, monsieur Bernard ?

BERNARD

Rien ; seulement, je désire t'apprendre à prononcer désormais ce nom avec le respect que tout le monde a pour lui, et moi tout le premier.

MATHIEU, toujours une main sur sa joue,
et fouillant de l'autre à sa poche

Quand vous saurez ce qu'il y a dans ce papier-là, vous aurez regret du soufflet que vous venez de me donner, monsieur Bernard.

BERNARD

Dans ce papier ?

MATHIEU

Oui.

BERNARD

Voyons ce papier, alors.

MATHIEU

Oh ! patience !

BERNARD

Donne donc ! (Lisant l'adresse.) « À mademoiselle Catherine Blum, rue Bourg-l'Abbé, n° 15, à Paris. » (Se tournant vers Mathieu.) Cette adresse n'est-elle pas de l'écriture du Parisien ?

MATHIEU

Si c'est comme cela que vous appelez M. Chollet, oui, en effet, c'est son écriture.

BERNARD tourne et retourne
la lettre en s'animant

Cette lettre... cette lettre... Que signifie cette lettre ?

MATHIEU

Voyez-vous, monsieur Bernard, voilà ce que je me suis dit en prenant cette lettre dans la poche de Pierre, qui allait la mettre à la poste avant hier ; je me suis dit : « Bon ! je vais éclairer M. Bernard sur les manigances du Parisien, comme vous l'appellez, et, du même coup, je ferai chasser Pierre. » Et, en effet, ça n'a pas manqué, quand Pierre est venu dire qu'il avait perdu la lettre... L'imbécile ! comme s'il ne pouvait pas dire qu'il l'avait mise à la poste ! ça aurait d'abord eu cet avantage que le Parisien, croyant la première partie, n'en aurait pas écrit une seconde, et que mademoiselle Catherine, ne l'ayant pas reçue, n'y aurait pas répondu.

BERNARD

Comment ! répondu ? Tu dis, malheureux, que Catherine a répondu au Parisien ?

MATHIEU

Doucement, monsieur Bernard ! doucement donc ! Je ne dis pas précisément ça.

BERNARD

Et que dis-tu, alors ?

MATHIEU

Je dis que mademoiselle Catherine est femme et que le péché tente toujours une fille d'Ève.

BERNARD

Je te demande positivement si Catherine a répondu. Entends-tu, Mathieu ?

MATHIEU

Peut-être bien que oui, peut-être bien que non ; mais, dame, vous savez, qui ne dit rien consent.

BERNARD

Mathieu !...

MATHIEU

Dans tous les cas, il devait partir ce matin pour aller au-devant d'elle, avec son tilbury.

BERNARD

Et est-il parti ?

MATHIEU

Est-ce que je sais cela, moi, puisque j'ai couché ici, dans le fournil ? Mais voulez-vous le savoir ?

BERNARD

Oui, je le veux.

MATHIEU

Eh bien, c'est chose facile. La première personne à qui vous demanderez à Villers-Cotterets : « Avez-vous vu M. Louis Chollet aller du côté de Gondreville avec son tilbury ? » cette personne-là vous répondra : « Oui. »

BERNARD

Oui ! il y a donc été, alors ?

MATHIEU

Oui ou non... Vous savez bien que je suis un imbécile, moi, monsieur Bernard. Je vous dis qu'il devait y aller, je ne vous dis point qu'il y ait été.

BERNARD

Mais comment peux-tu savoir ce qu'il y avait dans la lettre ?

MATHIEU

Je ne sais pas ce qu'il y avait dans la lettre, moi.

BERNARD

C'est que, comme il est visible qu'elle a été décachetée et recachetée...

MATHIEU

Ah ! dame, je n'en sais rien.

BERNARD

Ce n'est donc pas toi qui l'as décachetée et recachetée ?

MATHIEU

Pour quoi faire, je vous le demande ? Est-ce que je sais lire, moi ? est-ce que je ne suis pas une bête brute à qui on n'a jamais pu faire entre l'A B C dans la tête ?

BERNARD

C'est vrai ! mais enfin, comment sais-tu que le Parisien devait aller au-devant d'elle ?

MATHIEU

Parce qu'il ma dit comme ça : « Mathieu, il faudra étriller le cheval de bon matin, attendu que je pars à six heures avec le tilbury pour aller au-devant de Catherine. »

BERNARD

Il a dit Catherine tout court ?

MATHIEU

Attendez qu'il ait pris de mitaines pour ça !

BERNARD

Ah ! si j'avais été là, si j'avais eu le bonheur de l'entendre...

MATHIEU

Oui, vous lui auriez donné un soufflet comme à moi ; ou plutôt... vous ne le lui auriez pas donné, à lui.

BERNARD

Et pourquoi cela ?

MATHIEU

Parce que vous tirez bien le pistolet, c'est vrai, monsieur Bernard ; mais il y a des arbres dans la vente de M. Raisin qui prouvent, criblés de balles comme ils le sont, que M. Chollet ne le tire pas mal non plus ; parce que vous ne tirez pas mal l'épée, vous, c'est vrai ; mais que, lui, il a fait, l'autre jour, assaut avec le sous-inspecteur, qui sort des gardes des corps, et qu'il l'a joliment boutonné, comme on dit !

BERNARD

Et tu crois que c'est cela qui m'aurait retenu ?

MATHIEU

Dame, m'est avis que vous auriez peut-être un peu plus réfléchi tout de même à donner un soufflet au Parisien qu'à en donner un au pauvre Mathieu Goguelu, qui n'a pas plus de défense qu'un enfant.

BERNARD, avec bonté

Allons, pardonne-moi... (Il lui tend la main.) Quoique tu ne m'aimes pas, Mathieu.

MATHIEU

Ah ! jour de Dieu ! pouvez-vous dire cela, monsieur Bernard !

BERNARD

Sans compter que tu mens chaque fois que tu ouvres la bouche.

MATHIEU

Bon ! prenons que j'ai menti, alors. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que le Parisien soit ou ne soit pas le bon ami de mademoiselle Catherine, et qu'il aille ou qu'il n'aille pas au-devant d'elle dans son tilbury ? Je ne vous aime pas ? Allons donc ! quand c'est moi qui, par dévouement pour vous, ai pris la lettre dans la poche du vieux !... C'est un mauvais gars que maître Pier-

re, sournois en diable, et quand le sanglier est forcé, dame, vous savez, monsieur Bernard, gare au coup de boutoir !

BERNARD

Tiens, décidément, Mathieu, tu es...

MATHIEU

Ah ! ne vous retenez pas, monsieur Bernard ; ça fait du mal de se retenir.

BERNARD

Tu es une canaille ! Va-t'en !

MATHIEU, s'en allant à reculons

Peut-être vaudrait-il mieux me remercier autrement ; mais c'est votre manière, à vous ; chacun a sa manière, comme on dit. Au revoir, monsieur Bernard ! au revoir ! (En dehors.) Entendez-vous ? je vous dis au revoir !

(Il s'éloigne en imitant le cri de la chouette.)

Scène VIII

Bernard, seul.

Qu'il lui ait écrit cette lettre, je le comprends à merveille : en sa qualité de Parisien, il ne doute de rien ; mais qu'elle accepte une place dans son tilbury, c'est ce que je ne puis croire... Ah ! c'est toi, François ! Sois le bienvenu !

Scène IX

Bernard, François.

FRANÇOIS

Oui, c'est moi, et qui viens voir un peu si tu n'es pas mort.

BERNARD

Pas encore.

FRANÇOIS

Alors, en route ! Bobino, Lafeuille et La Jeunesse sont déjà au Saut-du-cerf, et si père Bougon nous retrouve ici en rentrant, c'est nous qui aurons la chasse, et pas le sanglier !

BERNARD

En attendant, viens ici !

FRANÇOIS, la main au chapeau
Me voilà, mon supérieur.

BERNARD

Que dis-tu du Parisien ?

FRANÇOIS

De ce jeune homme qui est chez M. Raisin, le marchand de bois ?

BERNARD

Oui.

FRANÇOIS

Dame, je dis qu'il est bien vêtu, et à la dernière mode, à ce qu'il paraît.

BERNARD

Il ne s'agit pas de son habit.

FRANÇOIS

Comme figure, alors ? Ah ! c'est un joli garçon, on ne peut pas dire le contraire.

BERNARD

Je ne te parle pas de lui au physique ; je te parle de lui au moral.

FRANÇOIS

Au moral ? Je dis qu'il n'est pas fichu de retrouver la piste de la vache à la mère Vatin, si elle était perdue dans le champ Meutard... Ça laisse pourtant une fière piste, une vache !

BERNARD

Oui ; mais il est fort capable de détourner une biche, de la lancer et de la suivre jusqu'à ce qu'elle soit forcée, surtout si la biche porte un bonnet et un jupon.

FRANÇOIS

Ah ! dame, sous ce rapport-là, il a la réputation d'un joli chasseur.

BERNARD

Soit ; mais qu'il ne vienne pas chasser sur mes terres, ou gare au braconnier !

FRANÇOIS

Hein ! qu'as-tu donc ?

BERNARD

Approche un peu. (Lui passant le bras autour du cou et lui mettant la lettre devant les yeux.) Que dis-tu de cette lettre ?

FRANÇOIS, lisant

« Chère Catherine... » Oh ! oh ! la cousine ?

BERNARD

Oui ; continue.

FRANÇOIS

« Chère Catherine, j'apprends que vous allez revenir après dix-huit mois d'absence, pendant lesquels je vous ai vue à peine dans mes courts voyages à Paris, sans jamais pouvoir parvenir à vous parler. Il est inutile de vous dire que, pendant ces dix-huit mois, votre charmant minois m'a continuellement trotté dans la tête, et que je n'ai, nuit et jour, pensé qu'à vous... Comme j'ai hâte de vous répéter de vive voix ce que je vous écris, j'irai à votre rencontre jusqu'à Gondreville ; j'espère que je vous trouverai plus raisonnable à votre retour qu'à votre départ, et que l'air de Paris vous aura fait oublier ce rustre de Bernard. – Votre adorateur pour la vie, LOUIS CHOLLET. » Oh ! oh ! c'est lui qui a écrit cela, le Parisien ?

BERNARD

Heureusement ! *Ce rustre de Bernard*, tu vois !

FRANÇOIS

Ah ça ! mais, et mademoiselle Catherine ?

BERNARD

Comme tu dis, François, et mademoiselle Catherine !

FRANÇOIS

Crois-tu donc qu'il soit allé à sa rencontre ?

BERNARD

Pourquoi pas ? Ces gens de la grande ville, ça ne doute de rien ; et puis, à quoi bon se gêner pour un rustre comme moi ?

FRANÇOIS

Dame, tu sais comment tu es avec mademoiselle Catherine.

BERNARD

Je ne l'ai pas vue depuis mon dernier voyage à Paris, il y a huit mois, et, en huit mois, il passe bien des choses par la tête d'une jeune fille.

FRANÇOIS

Allons donc ! moi, je connais mademoiselle Catherine, et je réponds d'elle.

BERNARD

François, la meilleure femme est, sinon fausse, au moins coquette. (Secouant la tête.) Ces dix-huit mois de Paris !...

FRANÇOIS

Et moi, je te dis que tu vas la retrouver, au retour, ce qu'elle était au départ : bonne et brave.

BERNARD, montrant le poing

Oh ! si elle monte dans son tilbury...

FRANÇOIS

Eh bien, quoi ?

BERNARD

Je ne te dis que cela !

FRANÇOIS

Ce n'est point assez.

BERNARD, tirant de sa poche les deux balles

Ces deux balles, ces deux balles à mon chiffre, que j'avais marquées à l'intention du sanglier...

FRANÇOIS

Eh bien ?

BERNARD, les glissant dans son fusil

Eh bien, il y en aura une pour lui, et l'autre pour moi.

FRANÇOIS

Plaît-il ?

BERNARD

Je crois que Mathieu a eu raison de dire que les balles qui avaient une croix portaient malheur à quelqu'un... Viens, François !

FRANÇOIS

Bernard, tu n'y songes pas !

BERNARD, avec violence

Je te dis de venir ; viens donc !

Scène X

Les mêmes, madame Vatrín.

Elle entre, tenant une tasse de café à la main.

BERNARD

Ma mère !

FRANÇOIS, joyeux

Bon ! la vieille !

MADAME VATRIN

Bien le bonjour, mon enfant.

BERNARD

Bien merci, ma mère.

(Il va pour sortir, elle le retient.)

MADAME VATRIN

Comment as-tu dormi, garçon ?

BERNARD

À merveille !

MADAME VATRIN

Tu t'en vas ?

BERNARD

Les autres m'attendent au Saut-du-cerf, et voilà François qui vient me chercher ; n'est-ce pas, François ?

FRANÇOIS

Oh ! ça ne presse pas autrement ; ils attendront dix minutes de plus, voilà tout.

MADAME VATRIN

À peine si je t'ai dit bonjour. On dirait que le temps est sombre aujourd'hui.

BERNARD

Il s'éclaircira... Adieu, ma mère !... Viens-tu, toi ?

MADAME VATRIN

Prends donc quelque chose avant de sortir.

BERNARD

Merci, je n'ai pas faim.

MADAME VATRIN

C'est de ce bon café que tu aimes tant ! Trempe-y seulement les lèvres ; il me semblera meilleur quand tu l'auras goûté.

BERNARD

Pauvre chère mère ! (Il trempe les lèvres dans la tasse et la repose sur l'assiette.) Merci !

MADAME VATRIN

On dirait que tu trembles, Bernard !

BERNARD

Moi ? Je n'ai jamais eu la main si sûre. (Il jette son fusil d'une main dans l'autre.) Allons, allons, adieu, ma mère ! on m'attend.

MADAME VATRIN

Va-t'en donc, puisque tu veux t'en aller ; mais reviens vite : tu sais que Catherine arrive ce matin.

BERNARD

Oui, je le sais. Viens, François !... Bon ! le père à présent !

Scène XI

Les mêmes, Guillaume.

GUILLAUME, tendant la main à Bernard

Bonjour, garçon !

BERNARD, lui donnant la main

Bonjour, mon père.

GUILLAUME, retenant la main

de Bernard dans la sienne

Bravo, François !

FRANÇOIS

Tout est donc bien comme j'ai dit ?

GUILLAUME

Tout !

(Bernard essaye de dégager sa main.)

FRANÇOIS

Voyons, écoute un peu, Bernard ; il s'agit du sanglier.

GUILLAUME

Des sangliers, tu veux dire ?

FRANÇOIS

Oui.

GUILLAUME, retenant toujours Bernard

Eh bien, ils sont là couchés, tu l'as dit, dans le roncier des têtes de Salmon, côte à côte : la laie pleine à crever, lui blessé à l'épaule ; je les ai vus tous les deux comme je vous vois, toi et Bernard : un ragot de six ans ; on dirait que tu l'as pesé.

BERNARD

Alors, père, vous voyez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre.

MADAME VATRIN

Ne t'expose pas, surtout, Bernard !

GUILLAUME

Bon ! pourquoi ne vas-tu pas tuer le sanglier à sa place ? Lui resterait ici pour faire la cuisine. Si ça ne fait pas suer, une femme de garde !

(Il laisse Bernard et va poser son fusil dans la cheminée.)

BERNARD, bas, à François

François, tu m'excuseras près des autres.

FRANÇOIS

Pourquoi ?

BERNARD

Parce qu'au premier tournant, je te quitte. Vous allez aux têtes de Salmon, vous autres ?

FRANÇOIS

Oui.

BERNARD

Eh bien, moi, je vais aux bruyères de Gondreville ; chacun son gibier ! (Haut.) Viens, François !

GUILLAUME

Bernard !...

BERNARD

Plaît-il, mon père ?

GUILLAUME

Ton fusil est chargé ?

BERNARD

Un peu.

GUILLAUME

À balle franche, comme il convient à un joli tireur ?

BERNARD

À balle franche.

GUILLAUME

Alors, tu comprends, au défaut de l'épaule.

BERNARD

Je connais la place, soyez tranquille, mon père. (Il va pour sortir et revient à Guillaume.) Une poignée de main ! (À sa mère.) Et vous, ma mère, embrassez-moi ! Adieu ! adieu !

(Il sort ; François le suit.)

Scène XII

Guillaume, madame Vatrín.

GUILLAUME

Dis donc, la mère, qu'a-t-il donc, ce matin, ton fils ? Il me semble tout chose.

MADAME VATRIN

Et à moi aussi. Tu devrais le rappeler, vieux.

GUILLAUME

Pour quoi faire ? Pour savoir s'il n'a pas fait de mauvais rêves ? (S'avançant sur le seuil.) Tu entends ? au défaut de l'épaule !

BERNARD, dans le lointain

Oui, mon père. On sait, Dieu merci, où se loge une balle, soyez tranquille !

MADAME VATRIN, faisant un signe de croix

Dieu protège le pauvre enfant !

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

Scène première

Guillaume, mangeant son café ; madame Vatrín,
allant et venant.

GUILLAUME

C'est égal, je voudrais bien savoir pourquoi Bernard, au lieu de suivre les autres, a piqué tout droit du côté de la ville.

MADAME VATRIN

Tu voudrais bien le savoir ? Eh bien, je vais te le dire, moi.

GUILLAUME

Ce n'est pas à toi que je le demande.

MADAME VATRIN

Et à qui le demandes-tu donc ?

GUILLAUME

À quelqu'un qui ne me répond que quand il sait ce qu'il dit.

MADAME VATRIN

Alors, je ne sais pas ce que je dis, moi ?

GUILLAUME

Pas toujours !... Allons, allons, je vais les rejoindre... Bernard avait un air singulier. Il faut que j'éclaircisse cela ; et puis, si par hasard le sanglier me passe, je ne serai pas fâché de montrer à ces blancs-becs-là... (On entend un coup de fusil.) Quant au sanglier, il est trop tard... C'est François qui a tiré ; j'ai reconnu son coup. Je lui dis toujours : « François, tu mets trop de poudre ! » Mais ouiche ! ces jeunes gens, c'est entêté comme...

(Il regarde sa femme.)

MADAME VATRIN

Comme quoi ?

GUILLAUME

Ma foi, non ; la comparaison est trop facile ! (On entend l'hallali.) Ah ! il l'a tué tout de même. C'est François qui sonne. Décidément, Bernard n'y est pas. Il faut que je sache où il est.

(Il va pour sortir.)

MADAME VATRIN

Reste, vieux ! J'ai à te parler.

(Guillaume la regarde de côté, elle fait un signe affirmatif.)

GUILLAUME

Oh ! si l'on t'écoutait, tu as toujours quelque chose à dire, toi ; seulement, c'est à savoir si ce que tu as à dire vaut la peine d'être écouté.

(Il fait de nouveau un pas vers la porte.)

MADAME VATRIN

Eh ! reste donc, puisqu'on te dit de rester.

GUILLAUME

Voyons, que me veux-tu ? Parle vite.

MADAME VATRIN

Patience donc ! Avec toi, il faudrait avoir fini avant d'avoir commencé.

GUILLAUME

Oh ! c'est que, toi, on sait quand tu commences, mais pas quand tu finis.

MADAME VATRIN

Moi ?

GUILLAUME

Oui ; tu commences par Louchonneau, et tu finis par le Grand Turc.

MADAME VATRIN

Eh bien, cette fois, je commencerai et je finirai par Bernard... Es-tu content ?

GUILLAUME, croisant les bras

Va toujours ! Je te dirai cela après.

MADAME VATRIN

Eh bien, voilà... Tu as dit toi-même que Bernard était allé du côté de la ville.

GUILLAUME

Oui.

MADAME VATRIN

Qu'il avait même coupé à travers la forêt pour prendre le plus court...

GUILLAUME

Après ?

MADAME VATRIN

Enfin, qu'il n'était pas remonté avec les autres du côté des têtes de Salmon.

GUILLAUME

Non... Eh bien, sais-tu où il est allé ? Si tu le sais, dis-le, et que la chose soit finie. Tu le vois, je t'écoute. Si tu ne le sais pas, ce n'est pas la peine de me retenir.

MADAME VATRIN

Tu remarqueras que c'est toi qui parles, et non pas moi.

GUILLAUME

Je me tais.

MADAME VATRIN

Eh bien, il est allé à la ville.

GUILLAUME

Pour rencontrer plus vite Catherine ? La belle malice ! Si ce sont là tes nouvelles, garde-les pour l'almanach de l'an passé.

MADAME VATRIN

Voilà ce qui te trompe, il n'est point allé à la ville pour rencontrer plus vite Catherine.

GUILLAUME

Ah ! et pourquoi donc est-il allé à la ville ?

MADAME VATRIN

Il est allé à la ville pour mademoiselle Euphrosine.

GUILLAUME

La fille du marchand de bois, la fille du maire, la fille de M. Raisin ? Allons donc !

MADAME VATRIN

Oui, pour la fille du marchand de bois ; oui, pour la fille du maire ; oui, pour la fille de M. Raisin !

GUILLAUME

Tais-toi.

MADAME VATRIN

Et pourquoi cela ?

GUILLAUME

Tais-toi.

MADAME VATRIN

Enfin ?...

GUILLAUME

Mais tais-toi donc !

MADAME VATRIN

Ah ! je n'ai jamais vu un homme pareil ! Jamais raison... Je fais ceci d'une façon, j'ai tort ; je fais ceci d'une autre, j'ai tort ; je parle, silence ! j'aurais dû me taire ; je me tais, bien : j'aurais dû parler. Mais, Seigneur du bon Dieu ! pourquoi donc, alors, une langue, si ce n'est pour dire ce que l'on a sur le cœur ?

GUILLAUME

Mais il me semble que tu ne te privas pas de la faire aller, ta langue !

(Il se met à bourrer sa pipe en sifflant un air de chasse.)

MADAME VATRIN

Et si je te disais, moi, que c'est mademoiselle Euphrosine qui m'a parlé de ça la première !

GUILLAUME

Quand ?

MADAME VATRIN

Dimanche dernier, en sortant de la messe.

GUILLAUME

Que t'a-t-elle dit ?

MADAME VATRIN

Elle m'a dit : « Savez-vous, madame Vatrín, que M. Bernard est un garçon fort entreprenant ? »

GUILLAUME

Lui, Bernard ?

MADAME VATRIN

Je te dis ce qu'elle a dit. « Quand il passe, il me regarde, oh ! mais que si je n'avais pas un éventail, je ne saurais que faire de mes yeux. »

GUILLAUME

T'a-t-elle dit que Bernard lui eût parlé ?

MADAME VATRIN

Non, elle ne m'a pas dit cela ; mais elle a ajouté : « Madame Vatin, nous irons vous faire une visite, un de ces jours, avec mon père. Mais tâchez que M. Bernard ne soit point là ; car, de mon côté, je le trouve très-bien, votre fils. »

GUILLAUME

Oui, et cela te fait plaisir, à toi ? ça caresse ton amour-propre, qu'une belle demoiselle, la fille du maire, te dise qu'elle trouve Bernard joli garçon ?

MADAME VATRIN

Sans doute.

GUILLAUME

Et voilà que ta tête a battu la campagne, et que ton imagination a fait toute sorte de plans là-dessus ?

MADAME VATRIN

Dame, pourquoi pas ?

GUILLAUME

Tu as vu Bernard le gendre de M. le maire !

MADAME VATRIN

Dame, s'il épousait sa fille...

GUILLAUME, ôtant sa casquette d'une main,
et se prenant une poignée de cheveux de l'autre

Tiens, vois-tu, j'ai connu des bécasses, des oies, des grues qui étaient plus futées que toi. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, si ça ne fait pas du mal d'entendre dire des choses pareilles ! Enfin, n'importe, puisque je suis condamné à ça, faisons notre temps.

MADAME VATRIN

Cependant, si j'ajoutais que M. Raisin lui-même m'a arrêtée, pas plus tard qu'hier, comme je venais de faire mon marché, et

m'a dit : « Madame Vatrin, j'ai entendu parler de vos gibelottes, et j'irai un jour sans façon en manger une avec vous et le père Guillaume. »

GUILLAUME

Mais tu ne vois donc pas le motif de tout cela ?

MADAME VATRIN

Non.

GUILLAUME

Alors, je vais te l'expliquer, moi. C'est un malin, vois-tu, que M. le maire, moitié Normand, moitié Picard, qui a de l'honnêteté tout juste ce qu'il en faut pour ne pas être pendu. Eh bien, il espère qu'en te faisant parler de ton fils par sa fille, en te parlant lui-même de tes gibelottes, tu me tireras mon bonnet de coton sur les yeux ; de sorte que, s'il abat quelque hêtre ou met à terre quelque chêne qui ne soit pas de son lot, je n'en ferai pas mon rapport... Ah ! mais pas de cela, monsieur le maire ! Coupez les foin de votre commune pour nourrir vos chevaux, cela ne me regarde pas ; mais vous aurez beau me faire tous les compliments que vous voudrez, vous n'abattrez pas sur votre lot un soliveau de plus qu'il ne vous en a été vendu !... Bon ! voilà ma pipe qui est éteinte.

MADAME VATRIN

Soit, n'en parlons plus. Mais tu ne nieras pas, au moins, que le Parisien ne soit amoureux de Catherine ?

GUILLAUME, faisant un geste
comme pour casser sa pipe

Bon ! voilà que nous tombons de fièvre en chaud mal.

MADAME VATRIN

Pourquoi cela ?

GUILLAUME

As-tu fini ?

MADAME VATRIN

Non.

GUILLAUME

Je t'achète un petit écu ce qui te reste à dire, à la condition

que tu ne le diras pas.

MADAME VATRIN

Enfin, as-tu quelque chose contre lui ?

GUILLAUME

Le marché est-il fait ?

MADAME VATRIN

Un beau garçon !

GUILLAUME

Trop beau !

MADAME VATRIN

Riche !

GUILLAUME

Trop riche !

MADAME VATRIN

Galant !

GUILLAUME

Trop galant, morbleu ! trop galant !... Il pourra lui en coûter le bout de ses oreilles, sinon ses oreilles tout entières, pour sa galanterie.

MADAME VATRIN

Je ne te comprends pas.

GUILLAUME

Ça m'est bien égal ; du moment que je me comprends, ça me suffit.

MADAME VATRIN

Conviens, cependant, que ce serait un beau parti pour Catherine !

GUILLAUME

D'abord, pour Catherine, rien n'est trop beau.

MADAME VATRIN

Elle n'est cependant pas d'une défaite facile.

GUILLAUME

Bon ! voilà que tu vas dire qu'elle n'est pas belle...

MADAME VATRIN

Jésus ! elle est belle comme le jour.

GUILLAUME

Qu'elle n'est pas sage...

MADAME VATRIN

La sainte Vierge n'est pas plus pure qu'elle !

GUILLAUME

Qu'elle n'est pas riche...

MADAME VATRIN

Dame, avec la permission de Bernard, elle aura la moitié de ce que nous avons.

GUILLAUME

Et sois tranquille, Bernard ne refusera pas la permission.

MADAME VATRIN

Non, ce n'est pas tout cela.

GUILLAUME

Qu'est-ce donc, alors ?

MADAME VATRIN

C'est l'histoire de la religion.

GUILLAUME

Ah ! oui, parce qu'elle s'appelle Catherine Blum, que son père était protestant, et qu'elle est protestante comme son père... La même chanson, toujours !

MADAME VATRIN

Tu diras ce que tu voudras, il y a beaucoup de gens qui n'aimeraient pas voir entrer une hérétique dans leur famille.

GUILLAUME

Une hérétique comme Catherine ? Eh bien, je suis tout le contraire des autres, moi : je remercie chaque matin le bon Dieu qu'elle soit de la nôtre.

MADAME VATRIN, résolue

Il n'y a pas de différence entre les hérétiques.

GUILLAUME

Ah ! tu sais cela, toi ?

MADAME VATRIN

Dans son dernier sermon, monseigneur l'évêque de Soissons a dit que toutes les hérétiques étaient damnées.

GUILLAUME

Tiens, je me moque de ce que dit l'évêque de Soissons comme de la cendre de ce tabac. (Il souffle dans sa pipe, madame Vatrín se recule vivement.) Est-ce que l'abbé Grégoire ne dit pas, lui, non-seulement dans ses sermons, mais encore à tout propos, que les bons cœurs sont élus ?

MADAME VATRIN

Oui ; mais l'évêque en doit savoir plus que lui, puisqu'il est évêque, et que l'abbé n'est qu'abbé.

GUILLAUME, s'échauffant

Ah !... Eh bien, maintenant, un conseil, la mère !

MADAME VATRIN

Lequel ?

GUILLAUME

Tu as assez parlé.

MADAME VATRIN

Moi ?

GUILLAUME

C'est mon avis, du moins. Eh bien, crois-moi, ne parle plus que je ne te questionne, ou, mille millions de sacrements !...

MADAME VATRIN

C'est justement parce que j'aime Catherine comme j'aime Bernard, que j'ai fait... ce que j'ai fait.

GUILLAUME

Ah ! tu as fait quelque chose, et tu me gardais cela pour la fin ? Ce doit être du joli ! Voyons un peu ce que tu as fait.

MADAME VATRIN

Parce que, si Bernard pouvait épouser mademoiselle Euphrosine, et le Parisien, Catherine...

GUILLAUME

Voyons, qu'as-tu fait ?

MADAME VATRIN, lui parlant sous le nez

Ce jour-là, le père Guillaume serait forcé de reconnaître que je ne suis pas une bécasse, une oie sauvage, une grue.

GUILLAUME

Ah ! quant à cela, je le reconnais tout de suite : les bécasses, les oies sauvages et les grues sont des oiseaux de passage, tandis que voilà vingt-six ans que tu me fais enrager, printemps, été, automne et hiver ! Voyons, accouche... Qu'as-tu fait ?

MADAME VATRIN

J'ai dit à M. le maire, qui me faisait compliment sur mes gibelottes : « Eh bien, monsieur le maire, demain, c'est double fête à la maison : fête pour la fête de Corcy, de la paroisse de laquelle nous relevons ; fête pour le retour de Catherine ; eh bien, venez manger une gibelotte à la maison avec mademoiselle Euphrosine et M. Louis Chollet. »

GUILLAUME, brisant le tuyau
de sa pipe entre ses dents

Ce qu'il a accepté, n'est-ce pas ?

MADAME VATRIN

Sans fierté !

GUILLAUME

Oh ! vieille cigogne !... Elle sait que je ne peux pas le voir, son maire ; elle sait que je ne peux pas la sentir, sa bégueule d'Euphrosine ; elle sait que je l'évente d'une lieue, son Parisien ; eh bien, elle les invite à dîner chez moi, et quand cela ? un jour de fête.

MADAME VATRIN

Enfin...

GUILLAUME

Oui ; ils sont invités, n'est-ce pas ? Voilà le principal.

MADAME VATRIN

On ne peut pas les désinviter.

GUILLAUME

Non, par malheur ; mais je sais quelqu'un qui digérera mal son dîner, ou plutôt qui ne le digérera pas du tout. Adieu.

MADAME VATRIN

Où vas-tu ?

GUILLAUME

J'ai entendu le fusil de François, et, après le fusil de François, l'hallali. Je vais voir le sanglier.

MADAME VATRIN, d'un air suppliant

Vieux !...

GUILLAUME

Non.

MADAME VATRIN

Si j'ai eu tort...

GUILLAUME

Tu as eu tort.

MADAME VATRIN

Pardonne-moi ! J'ai agi dans une bonne intention.

GUILLAUME

De bonnes intentions, l'enfer en est pavé.

MADAME VATRIN

Écoute donc !

GUILLAUME

Oh ! laisse-moi tranquille, ou...

MADAME VATRIN

Oh ! ça m'est bien égal ! Je ne veux pas que tu sortes ainsi ; je ne veux pas que tu me quittes en colère. Vieux ! à notre âge, surtout, quand on se sépare, si courte que doivent être la séparation, Dieu seul sait si l'on se reverra.

GUILLAUME, voyant que sa femme pleure

Grosse bête, avec ta colère ! Je suis en colère contre M. Raisin, et non contre ma vieille, là !

MADAME VATRIN

Ah !

GUILLAUME

Voyons, embrasse-moi, radoteuse !

(Il l'embrasse.)

MADAME VATRIN

C'est égal, tu m'as appelée vieille cigogne !

GUILLAUME

Eh bien, après ? Est-ce que la cigogne n'est pas un oiseau de bon augure ? est-ce qu'elle ne porte pas bonheur aux maisons où elle fait son nid ? Eh bien, tu as fait ton nid dans ma maison, et tu lui portes bonheur, voilà ce que je voulais dire... Attends donc ! attends donc !

(On entend le bruit d'une carriole qui s'arrête devant la porte.)

MADAME VATRIN

Qu'est-ce que c'est que cela ?

UNE VOIX, en dehors

Papa Guillaume ! maman Marianne ! C'est moi ! me voilà !

GUILLAUME et MADAME VATRIN

Catherine !

Scène II

Les mêmes, Catherine.

CATHERINE

Oui, Catherine ! moi ! moi ! moi !

GUILLAUME

Ah ! fillette !...

CATHERINE

Êtes-vous contents de me revoir ?

MADAME VATRIN

Je crois bien !

GUILLAUME

Pas de Bernard à la chasse ! pas de Bernard ici ! Où diable peut-il être ?

(On entend les cris des gardes, mêlés à une fanfare.)

CATHERINE

Qu'est-ce que c'est que cela, mon Dieu ?

GUILLAUME

Ça n'a-t-il pas l'air d'une fanfare pour ton retour ?

Scène III

Les mêmes, François, gardes forestiers.

FRANÇOIS

Victoire, père Guillaume ! victoire !

GUILLAUME

Il est donc mort ?

FRANÇOIS

Mort ! occis ! trépassé ! Tiens, mademoiselle Catherine !...
Ah ! vivat ! la fête est complète... Bonjour, mademoiselle Catherine !

GUILLAUME

Mais comment arrives-tu de si bonne heure, et par la route de la Ferté-Milon ?

CATHERINE

Laissez-moi d'abord répondre à ce pauvre François. Bonjour, François !

FRANÇOIS

Par la route de la Ferté-Milon, mademoiselle Catherine ?

CATHERINE

Oui.

FRANÇOIS

Ah ! vous m'enlevez, sans le savoir, un fier poids de dessus le cœur, allez !

MADAME VATRIN

Mais comment arrives-tu par la Ferté-Milon ?

GUILLAUME

Oui, et comment nous arrives-tu à huit heures du matin, au lieu d'arriver à dix ?

CATHERINE

Je vais vous dire cela, père chéri ; je vais vous dire cela, bonne mère. C'est qu'au lieu de venir par la diligence de Nanteuil et de Villers-Cotterets, je suis venue par celle de Meaux et de la Ferté-Milon, qui part à sept heures de Paris, au lieu de partir à dix.

FRANÇOIS, à part

Bon ! il en aura été pour ses frais de tilbury, le Parisien.

GUILLAUME

Mais pourquoi as-tu pris de chemin-là, qui te faisait faire quatre lieues de plus ?

CATHERINE

Parce que je n'ai pas trouvé de place à la diligence de Villers-Cotterets, bon père. C'était une idée, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS, à part

Oui, et une idée dont te remerciera Bernard, bel ange du bon Dieu !

MADAME VATRIN

Mais regardez donc ! elle est grandie de toute la tête.

GUILLAUME, haussant les épaules

Et pourquoi pas du cou avec ?

MADAME VATRIN

Oh ! d'ailleurs, c'est bien facile à vérifier : quand elle est partie, je l'ai mesurée ; la marque est contre le chambranle de la porte. Tiens, la voilà. Je la regardais tous les jours. Viens voir, Catherine.

CATHERINE

Oui, mère.

GUILLAUME, l'embrassant encore

Tu n'as donc pas oublié le pauvre vieux ?

CATHERINE

Pouvez-vous demander cela, père chéri !

MADAME VATRIN

Mais viens donc voir ta marque, Catherine !

GUILLAUME

Te tairas-tu, là-bas, avec tes bêtises ?

FRANÇOIS

Ah ! oui, prenez garde qu'elle se taise !

MADAME VATRIN

Viens à la porte, et tu verras.

GUILLAUME

Satanée entêtée ! (À Catherine.) Tiens, vas-y, à la porte, ou nous n'aurons pas de paix de toute la journée.

(Catherine va à la porte et se mesure.)

MADAME VATRIN

Eh bien, quand je le disais ! plus d'un demi-pouce !

GUILLAUME

Ça ne fait pas tout à fait la tête ; mais n'importe ! Alors, tu as voyagé toute la nuit ?

CATHERINE

Oui, bon père, toute la nuit.

MADAME VATRIN

Mais, dans ce cas, pauvre enfant, tu dois être écrasée de fatigue, tu dois mourir de faim ! Que veux-tu ? du café ? du vin ? un bouillon ? Tiens, du café, cela vaudra mieux. Attends, je vais aller te le faire moi-même... Bon ! où sont mes clefs ? (Elle se fouille.) Voilà que je ne sais plus ce que j'ai fait des mes clefs ; mes clefs sont perdues ! où donc ai-je mis mes clefs ? Attends ! attends !

CATHERINE

Mais je vous dis, chère mère, que je n'ai besoin de rien.

MADAME VATRIN

Besoin de rien, après une nuit passée en carriole ?... Oh ! si je savais seulement où sont mes clefs !

CATHERINE

Inutile !

MADAME VATRIN

Voilà mes clefs ! voilà mes clefs ! Inutile ? Je sais cela mieux que toi, peut-être. Quand on voyage, surtout la nuit, le matin on a besoin de se refaire. La nuit n'est l'amie de personne. Avec cela qu'elles sont toujours fraîches, les nuits ! Et rien de chaud encore sur l'estomac, à huit heures du matin ! Tu vas avoir ton café à la minute, mon enfant, tu vas l'avoir !

(Elle sort.)

Scène IV
Les mêmes, hors madame Vatrin.

GUILLAUME

Morbleu ! elle a un fier moulin pour le moudre, son café, si c'est le même qui lui sert à moudre des paroles.

CATHERINE

Cher petit père, imaginez-vous que ce maudit postillon m'a gâté toute ma joie en allant au pas et en mettant trois heures pour venir de la Ferté-Milon ici.

GUILLAUME

Et quelle joie voulais-tu te donner, ou plutôt nous donner, petite ?

CATHERINE

Je voulais arriver à six heures du matin, descendre à la cuisine sans rien dire, et, quand vous auriez crié : « Femme, mon déjeuner ! » c'est moi qui vous l'aurais apporté et qui vous aurais dit, à la manière d'autrefois : « Le voici, petit père. »

GUILLAUME

Tu voulais faire cela, enfant du bon Dieu ? Laisse-moi donc t'embrasser comme si tu l'avais fait. Oh ! l'animal de postillon ! il ne faudra pas lui donner de pourboire.

CATHERINE

C'était aussi mon intention ; mais quand j'ai vu la chère maison de ma jeunesse qui blanchissait le long de la grande route, j'ai tout oublié ; j'ai tiré cinq francs de ma poche, et j'ai dit à mon conducteur : « Tenez, mon ami, voilà pour vous, et que Dieu vous bénisse ! »

GUILLAUME

Chère enfant ! chère enfant ! chère enfant !

CATHERINE, regardant autour d'elle

Mais dites donc, père...

GUILLAUME, comprenant

Oui, n'est-ce pas ?

CATHERINE

Il me semble...

GUILLAUME

Que celui qui aurait dû être ici avant tous les autres y a manqué.

CATHERINE

Bernard...

GUILLAUME

C'est vrai ; mais sois tranquille, il était là tout à l'heure et ne saurait être loin. Je vais courir jusqu'au Saut-du-cerf ; de là, je verrai à une demi-lieue sur la route, et si je l'aperçois, je le ramènerai.

(François fait signe à Catherine de laisser aller Guillaume.)

CATHERINE

Eh bien, allez, cher père.

(Elle l'accompagne jusqu'à la porte en le câlinant.)

Scène V

Catherine, François.

CATHERINE

Tu me faisais signe de laisser aller le père, n'est-ce pas, François ?

FRANÇOIS

Oui.

(Il regarde autour de lui.)

CATHERINE

Tu sais donc où est Bernard ?

FRANÇOIS

Sur la route de Gondreville.

CATHERINE

Sur la route de Gondreville ?

FRANÇOIS

Vous comprenez, n'est-ce pas ? Il est allé au-devant de vous.

CATHERINE

Mon Dieu ! je vous remercie ; c'est vous qui m'avez inspiré

de revenir par la Ferté-Milon, au lieu de revenir par Villers-Cotterets.

FRANÇOIS

Chut ! voilà la mère qui rentre... Bon ! elle a oublié son sucre.

CATHERINE, vivement

François, mon ami, une grâce !

FRANÇOIS

Une grâce ? Dix, vingt, trente, quarante ! à vos ordres, la nuit comme le jour.

CATHERINE

Eh bien, mon cher François, va au-devant de lui, et préviens-le que je suis arrivée par la route de la Ferté-Milon.

FRANÇOIS

Voilà tout ? Ce n'est pas bien difficile. Une, deux, trois ! Au revoir, mademoiselle Catherine !

CATHERINE

Pas par là !

FRANÇOIS

Bon ! vous avez raison : père Bougon me verrait et me demanderait : « Où vas-tu ? » (Ouvrant la fenêtre et sautant par la fenêtre.) Par ici !

CATHERINE

Voilà la mère !

FRANÇOIS

Soyez tranquille, je vous le ramène !

Scène VI

Madame Vatrín, Catherine.

MADAME VATRIN

Tiens, voilà ton café... Il est trop chaud, peut-être ? Attends, je vais souffler dessus.

CATHERINE

Merci, maman ; je vous assure que, depuis que je vous ai quittée, j'ai appris à souffler moi-même sur mon café.

MADAME VATRIN, contemplant Catherine

Est-ce que cela t'a coûté beaucoup, de dire adieu à la grande ville ?

CATHERINE, mangeant son café

Oh ! mon Dieu, non, maman ; je n'y connais personne.

MADAME VATRIN

Eh quoi ! tu n'as pas regretté les beaux messieurs, les spectacles, les promenades ?

CATHERINE

Je n'ai rien regretté, bonne mère, je vous jure.

MADAME VATRIN

Tu n'aimais donc personne là-bas ?

CATHERINE, riant

À Paris ? Non, personne.

MADAME VATRIN

Tant mieux ! car j'ai une idée pour ton établissement.

CATHERINE

Pour mon établissement ?

MADAME VATRIN

Oui, tu sais, Bernard...

CATHERINE

Bernard ? Oui, chère mère !

MADAME VATRIN

Eh bien, Bernard...

CATHERINE, commençant à s'inquiéter

Bernard ?

MADAME VATRIN

Il aime mademoiselle Euphrosine.

CATHERINE

Bernard ! Bernard aime mademoiselle Euphrosine ?... Ah ! mon Dieu, que me dites-vous là, maman ?

MADAME VATRIN

Oui, et elle aussi, elle aime Bernard ; si bien que n'avons qu'à dire, le père et moi : « Nous consentons », et l'affaire est faite.

CATHERINE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME VATRIN

Seulement, le vieux ne veut pas, lui.

CATHERINE

Ah ! vraiment, il ne veut pas ? Bon père Guillaume !

MADAME VATRIN

Il soutient que ce n'est pas vrai, que je suis aveugle comme une taupe, et que Bernard n'aime pas mademoiselle Euphrosine.

CATHERINE

Ah !

MADAME VATRIN

Mais c'est qu'il soutient cela, c'est qu'il dit qu'il en est sûr...

CATHERINE

Mon cher oncle !

MADAME VATRIN

Mais te voilà, mon enfant, Dieu merci ! et tu m'aideras à le persuader.

CATHERINE

Moi ?

MADAME VATRIN

Et quand tu te marieras, tâche toujours de maintenir ton autorité sur ton mari, ou sinon, il t'arrivera ce qui m'arrive.

CATHERINE

Et que vous arrive-t-il, ma mère ?

MADAME VATRIN

Que tu ne compteras plus pour rien dans la maison.

CATHERINE

Ma mère, à la fin de ma vie, je dirai que Dieu m'a comblée de bienfaits s'il me donne une existence pareille à la vôtre.

MADAME VATRIN

Oh ! oh !

CATHERINE

Ne vous plaignez pas, mon Dieu : mon oncle vous aime tant !

MADAME VATRIN

Certainement qu'il m'aime ; mais...

CATHERINE

Pas de *mais*, ma bonne tante ! Vous l'aimez, il vous aime ; le ciel a permis que vous fussiez unis ; le bonheur de la vie est dans ces deux mots.

(Elle fait quelques pas vers la porte.)

MADAME VATRIN

Où vas-tu ?

CATHERINE

Je monte à ma petite chambre. Depuis mon départ, je ne l'ai pas revue, et elle aussi, c'est une amie ; j'y ai été si heureuse ! Et puis...

MADAME VATRIN

Et puis quoi ?

CATHERINE

Ma chambre donne sur la route par laquelle Bernard doit venir, et Bernard est le seul qui ne m'ait pas encore souhaité ma bienvenue dans cette chère maison.

(Elle sort.)

Scène VII

Madame Vatin, puis Mathieu.

MADAME VATRIN, à elle-même

Est-ce que le vieux aurait raison ? est-ce que c'est moi qui me serais trompée ?

MATHIEU, avec une vieille livrée
et un chapeau galonné

Eh ! dites donc, madame Vatin !

MADAME VATRIN

Ah ! c'est toi, mauvais sujet !

MATHIEU, ôtant son chapeau

Merci !... Seulement, faites attention qu'à partir d'aujourd'hui, je remplace le vieux Pierre et suis au service de M. le maire ; or, c'est insulter M. le maire que de m'insulter.

MADAME VATRIN

Bon ! te voilà ; et que viens-tu faire ?

MATHIEU

Je viens en coureur ; on n'a pas encore eu le temps de me faire dératier ; voilà pourquoi je m'essouffle. Je viens vous annoncer que mademoiselle Euphrosine et son papa arrivent à l'instant même en calèche.

MADAME VATRIN

En calèche ?

MATHIEU

Oui, en calèche, rien que cela !

MADAME VATRIN, radoucie

Mon Dieu ! où sont-ils ?

MATHIEU

Le papa est avec M. Guillaume. Ils causent ensemble de leurs affaires.

MADAME VATRIN

Et mademoiselle Euphrosine ?

MATHIEU

La voilà. (Annonçant.) Mademoiselle Euphrosine Raisin, fille de M. le maire.

Scène VIII

Madame Vatin, Euphrosine, Mathieu, un peu à l'écart.

MADAME VATRIN

Ah ! ma chère demoiselle !

EUPHROSINE

Bonjour, ma chère madame Vatin !

MADAME VATRIN

Comment ! c'est vous ! vous dans notre pauvre petite maison ! Mais asseyez-vous donc !... Dame, les chaises ne sont pas rembourrées comme chez vous. N'importe, asseyez-vous, je vous prie. Et moi qui ne suis point habillée... Je ne m'attendais pas à vous voir de si bon matin.

EUPHROSINE

Vous nous excuserez, chère madame Vatrin, mais on est toujours pressé de voir les gens que l'on aime.

MADAME VATRIN

Oh ! vous êtes bien bonne ! En vérité, je suis toute honteuse.

EUPHROSINE, écartant sa mante

et se montrant très-parée

Bon ! vous savez que je ne tiens pas à la cérémonie, et moi-même, vous voyez...

MADAME VATRIN

Je vois que vous êtes belle à ravir et parée comme une chasse ! Mais ce n'est pas ma faute si je suis en retard : c'est que la fillette nous est arrivée ce matin.

EUPHROSINE

N'est-ce pas de la petite Catherine que vous voulez parler ?

MADAME VATRIN

D'elle-même... Mais nous nous trompons toutes les deux : moi, en l'appelant la fillette, et vous, la petite Catherine. C'est véritablement une grande fille maintenant ; aussi grande que moi.

EUPHROSINE

Ah ! tant mieux ! Je l'aime beaucoup, votre nièce.

MADAME VATRIN

Bien de l'honneur pour elle, mademoiselle !

EUPHROSINE

Quel mauvais temps ! Comprenez-vous, pour un jour de mai ! À propos, où est donc M. Bernard ?

MADAME VATRIN

Bernard ? En vérité, je n'en sais rien. Il devrait être ici, puisque vous y êtes. Sais-tu où il est, toi, Mathieu ?

MATHIEU

Moi ? Et comment voulez-vous que je sache cela ?

EUPHROSINE

Il est sans doute près de sa cousine ?

MADAME VATRIN

Non.

EUPHROSINE

Et est-elle embellie, votre nièce ?

MADAME VATRIN

Embelie ?

EUPHROSINE

Je vous le demande.

MADAME VATRIN, embarrassée

Elle est... elle est gentille.

EUPHROSINE

Pourvu que Paris ne lui ait pas donné des habitudes au-dessus de sa position.

MADAME VATRIN

Il n'y a pas de danger ! D'ailleurs, vous savez qu'elle n'était à Paris que pour y apprendre l'état de lingère et de faiseuse de modes.

EUPHROSINE

Et vous croyez qu'elle n'aura pas appris autre chose, à Paris ? Tant mieux !... Mais qu'avez-vous donc, madame Vatrin ? Vous me semblez inquiète.

MADAME VATRIN

Ne faites pas attention, mademoiselle... Cependant, si vous le permettiez, j'appellerais Catherine, qui viendrait vous tenir compagnie, tandis que j'irais...

(Elle jette un coup d'œil sur son négligé.)

EUPHROSINE

Faites comme vous voudrez... Quant à moi, je serai charmée de la voir, cette chère petite.

MADAME VATRIN, appelant

Catherine ! Catherine ! Vite, mon enfant, descends ! descends ! C'est mademoiselle Euphrosine qui est là. Allons, descends ! descends !... (À Euphrosine.) Maintenant, mademoiselle, vous permettez ?

EUPHROSINE

Comment donc ! allez, allez ! (Madame Vatrin sort.) Elle est plus que gentille, cette petite ! Que disait donc la mère Vatrin ?

Scène IX
Catherine, Euphrosine.

CATHERINE

Pardon, mademoiselle, mais j'ignorais que vous fussiez ici ; sans quoi, je me serais empressée de descendre et de vous présenter mes hommages.

EUPHROSINE, à part

« Que vous fussiez... Empressée de descendre... Présenter mes hommages... » Mais, en vérité, c'est tout à fait une Parisienne ; il faudra la marier avec M. Chollet : les deux feront la paire... (À Catherine.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

CATHERINE

Ma tante a-t-elle songé à s'informer si vous aviez besoin de quelque chose ?

EUPHROSINE

Oui, mademoiselle ; mais je n'avais besoin de rien. Avez-vous rapporté de nouveaux patrons de Paris ?

CATHERINE

J'ai essayé, dans le mois qui a précédé mon départ, de réunir ce qu'il y avait de plus nouveau, oui, mademoiselle.

EUPHROSINE

Vous avez appris à faire des bonnets, là-bas ?

CATHERINE

Des bonnets et des chapeaux.

EUPHROSINE

Chez qui étiez-vous ? Chez madame Baudran ? chez madame Barenne ? chez mademoiselle Alexandrine ?

CATHERINE

J'étais dans une maison plus modeste, mademoiselle ; mais j'espère cependant n'en savoir pas plus mal mon état.

EUPHROSINE

C'est ce que nous verrons aussitôt que vous serez installée dans votre magasin ; je vous enverrai quelques vieux bonnets à refaire et un chapeau de l'an dernier à retoucher.

CATHERINE

Merci, mademoiselle.

LA VOIX DE BERNARD, dans le lointain,
mais se rapprochant peu à peu

Catherine !... Catherine !... Où est donc Catherine ?

CATHERINE

Bernard ! c'est lui !

Scène X

Les mêmes, Bernard, François.

BERNARD, couvert de poussière,
s'élançant dans la chambre

Ah !... C'est donc toi ! Enfin ! enfin !

CATHERINE

Bernard ! cher Bernard !

Scène XI

Les mêmes, Madame Vatrín, reparaissant.

MADAME VATRIN

Eh bien, Bernard, est-ce que c'est là une manière d'entrer ?

BERNARD, sans écouter sa mère

Ah ! Catherine ! si tu savais ce que j'ai souffert, va ! Je croyais... j'ai craint... Mais rien, te voilà ! Tu as pris par Meaux et la Ferté-Milon, n'est-ce pas ? Je sais cela. De sorte que tu as voyagé toute la nuit et fait trois lieues en carriole ; François me l'a dit... Pauvre chère enfant ! Oh ! que je suis donc heureux, que je suis donc content de te revoir !

MADAME VATRIN

Mais, garçon ! mais, garçon ! tu ne vois donc pas mademoiselle Euphrosine ?

BERNARD, levant la tête

Ah ! pardon, c'est vrai... Excusez-moi, je ne vous voyais pas... Votre serviteur, mademoiselle !... Mais, ma mère, ma mère, regardez donc comme elle est grande ! comme elle est belle !

EUPHROSINE

Avez-vous fait bonne chasse, monsieur Bernard ?

BERNARD

Moi ? Non... Oui... Si... Je ne sais pas. Qui est-ce qui a chassé ?... Tenez, excusez-moi, mademoiselle, je perds la tête, tant je suis joyeux ! J'ai été au-devant de Catherine, voilà tout ce que je sais.

EUPHROSINE

Et vous ne l'avez pas rencontrée, à ce qu'il paraît ?

BERNARD

Non, par bonheur.

EUPHROSINE

Par bonheur ?

BERNARD

Oui, je sais ce que je dis.

EUPHROSINE

Si vous savez ce que vous dites, je ne sais pas, moi, ce que j'ai, mais... mais je ne me trouve pas bien, monsieur Bernard...

BERNARD

Ma mère, ma mère, voyez...

MADAME VATRIN

Mon Dieu ! Bernard, n'entends-tu pas que mademoiselle dit qu'elle ne se trouve pas bien ?

BERNARD

Sans doute qu'il fait trop chaud ici... Mère, donne le bras à mademoiselle Euphrosine... Et toi, François... François, où est-tu ?

FRANÇOIS

Présent !

BERNARD

Porte un fauteuil dehors.

FRANÇOIS

Voilà le fauteuil demandé.

EUPHROSINE

Non, merci, ce ne sera rien...

MADAME VATRIN

Oh ! si fait ! vous êtes toute pâle, ma chère demoiselle ! On dirait que vous allez vous évanouir.

EUPHROSINE

Si, du moins, vous me donniez le bras, monsieur Bernard...

CATHERINE

Bernard, je t'en prie...

BERNARD

Comment ! mademoiselle, mais avec le plus grand plaisir ! (Donnant le bras à Euphrosine et l'entraînant vers la porte.) Venez, mademoiselle ! venez !

FRANÇOIS

Voilà le fauteuil.

MADAME VATRIN

Et du vinaigre, pour vous frotter les tempes.

Scène XII

Catherine, seule.

Ah ! maintenant, la mère peut dire tout ce qu'elle voudra, je suis bien sûre que c'est moi qu'il aime, moi, et pas une autre !

Scène XIII

Catherine, Bernard.

BERNARD, rentrant précipitamment et
tombant à genoux devant Catherine

Oh ! Catherine, Catherine, que je t'aime et que je suis heureux !

CATHERINE

Cher Bernard !

(Pendant que François, en riant, ferme la porte qui donne sur la route, Mathieu passe sa tête par la porte du fournil.)

Scène XIV
Les mêmes, Mathieu.

MATHIEU, à part

Ah ! monsieur Bernard ! vous m'avez donné un soufflet !... Ce soufflet-là vous coûtera cher !

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

Scène première
Guillaume, Raisin.

Ils examinent un plan de la forêt de Villers-Cotterets.

GUILLAUME

Savez-vous que c'est un joli lot que vous avez eu là, monsieur le maire, et pas cher du tout ?

RAISIN

Pas cher du tout, vingt mille francs ? Il paraît que l'argent vous est facile à gagner, père Guillaume !

GUILLAUME

Ah ! oui, parlons de cela ! Neuf cents livres par an ; le logement, le chauffage ; tous les jours, deux lapins dans la casserole ; les jours de grande fête, un morceau de sanglier. Il y a là de quoi devenir millionnaire, n'est-ce pas ?

RAISIN

Bah ! on devient toujours millionnaire quand on veut, relativement parlant, bien entendu !

GUILLAUME

Alors, dites-moi un peu votre secret. Cela me fera plaisir, parole d'honneur !

RAISIN

Eh bien, on vous le dira, père Guillaume, ce secret, après le dîner, en tête-à-tête, en buvant à la santé de nos enfants respectifs ; et, s'il y a moyen, père Guillaume, eh bien, on fera des affaires.

Scène II
Les mêmes, madame Vatrin.

MADAME VATRIN

Ah ! monsieur le maire, en voilà un malheur !

RAISIN

Eh ! mon Dieu, lequel donc, madame Vatrin ?

GUILLAUME

Oui, lequel ? Car, avant de s'effrayer, il est bon de savoir...

RAISIN

Voyons, madame Vatrin, qu'est-il arrivé ?

MADAME VATRIN

Il est arrivé que voilà mademoiselle Euphrosine qui dit comme ça qu'elle est indisposée.

RAISIN

Bah ! tranquillisez-vous, ce ne sera rien.

GUILLAUME, à part

Bégueule !...

MADAME VATRIN

Mais c'est qu'elle veut absolument retourner à la ville.

RAISIN

Allons, bon ! Chollet est-il là ? S'il est là, qu'il la reconduise.

MADAME VATRIN

Non, on ne l'a pas vu ; et c'est, j'en ai peur, ce qui a encore augmenté le mal de la demoiselle.

RAISIN

Et où est Euphrosine ?

MADAME VATRIN

Elle est remontée dans la calèche, et elle vous demande.

RAISIN

Eh bien, soit, attendez, c'est cela !... Au revoir ! au revoir, papa Vatrin ! Nous avons à causer, et longuement. Je vais la reconduire, et, dans une heure – les chevaux sont bons –, dans une heure, je serai ici, et si vous êtes bon garçon...

GUILLAUME

Si je suis bon garçon ?

RAISIN

Eh bien, touchez là ! je ne vous en dis pas davantage... Au revoir, père Guillaume ! Au revoir, maman Vatrin ! soignez la gibelotte !

GUILLAUME, à part

Hum ! hum !

MADAME VATRIN

Au revoir, monsieur le maire ! au revoir ! Faites bien nos excuses à mademoiselle Euphrosine.

(Raisin sort.)

Scène III

Guillaume, madame Vatrin.

MADAME VATRIN

Ah ! mon pauvre vieux, j'espère que tu gronderas Bernard.

GUILLAUME

Et de quoi le gronderais-je, s'il te plaît ?

MADAME VATRIN

Comment ! de ce qu'il n'a d'yeux que pour Catherine, et qu'il a à peine salué mademoiselle Raisin.

GUILLAUME

C'est qu'il a vu mademoiselle Raisin à peu près tous les jours depuis dix-huit mois, et que, pendant ces dix-huit mois, il n'a vu que deux fois sa cousine.

MADAME VATRIN

C'est égal... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, le méchant enfant !

GUILLAUME

Dis donc, la mère ?

MADAME VATRIN

Eh bien, quoi ?

GUILLAUME

As-tu entendu ce que t'a dit M. Raisin ?

MADAME VATRIN

À quel propos ?

GUILLAUME

À propos de la gibelotte... Il t'a recommandé de la soigner.

MADAME VATRIN

Eh bien ?

GUILLAUME

Eh bien, je crois qu'elle brûle.

MADAME VATRIN

Ah ! oui, je comprends, tu me renvoies ?

GUILLAUME

Je ne te renvoie pas ; je te dis seulement d'aller voir à la cuisine si j'y suis.

MADAME VATRIN

C'est bon ! on y va, à la cuisine, on y va.

GUILLAUME

Regarde un peu, la mère : quand on pense que ce n'est pas plus difficile que cela d'être aimable, et que tu l'es si rarement !

MADAME VATRIN

Je suis aimable parce que je m'en vais ? C'est gracieux, ce que tu me dis là !... (Guillaume s'approche de la fenêtre, et se met à siffler la vue.) Ah ! oui, siffle la vue... Enfin !...

(Elle sort.)

Scène IV

Guillaume, seul.

Oui, je siffle la vue... Je siffle la vue, parce que je vois mes pauvres chers enfants, et que ça me fait plaisir de les voir. Tenez, ne dirait-on pas deux anges du bon Dieu, tant ils sont beaux et souriants ? Ils viennent par ici... Ne les dérangeons pas... (Il monte l'escalier, s'arrête à la porte de sa chambre pour voir encore les deux jeunes gens, et ne disparaît qu'au moment où ils entrent.) Dieu vous bénisse, enfants !... Ils ne m'entendent pas ; tant mieux ! C'est qu'ils écoutent une autre voix qui chante plus doucement que la mienne.

Scène V

Bernard, Catherine.

CATHERINE

M'aimeras-tu toujours ?

BERNARD

Toujours !

CATHERINE

Eh bien, c'est singulier, cette promesse, qui devrait me remplir le cœur de joie, me rend toute triste.

BERNARD

Pauvre Catherine ! si je te rends triste en te disant que je t'aime, je ne sais plus que te dire pour t'égayer, alors.

CATHERINE

Bernard, tes parents sont mariés depuis vingt-six ans ; sauf quelques petites querelles sans importance, ils vivent aussi heureux que le premier jour de leur mariage ; chaque fois que je les regarde, je me demande si nous serons aussi heureux, et surtout si nous serons aussi longtemps heureux qu'ils l'ont été.

BERNARD

Et pourquoi pas ?

CATHERINE

Cette question que je te fais, Bernard, si j'avais une mère, ce serait cette mère qui, inquiète pour le bonheur de sa fille, te la ferait elle-même. Mais je n'ai ni père ni mère ; je suis orpheline, et tout mon bonheur, comme tout mon amour, est entre tes mains. Écoute, Bernard : si tu crois qu'il te soit possible de m'aimer un jour moins que tu ne m'aimes à cette heure, rompons à l'instant... J'en mourrai, je le sais bien ; mais si tu devais ne plus m'aimer un jour, oh ! je préférerais mourir tandis que tu m'aimes, plutôt que d'attendre ce jour-là.

BERNARD

Regarde-moi, Catherine, et tu liras ma réponse dans mes yeux.

CATHERINE

Mais t'es-tu éprouvé, Bernard ? es-tu sûr que ce n'est pas l'amitié d'un frère, que c'est bien l'amour d'un amant que tu as pour moi ?

BERNARD

Je ne me suis pas éprouvé ; mais tu m'as éprouvé, toi.

CATHERINE

Moi ! Et comment cela ?

BERNARD

Par tes dix-huit mois d'absence ! Crois-tu que ce n'est pas une épreuve suffisante que ces dix-huit mois de séparation ? À part mes deux voyages à Paris, depuis ton départ, je n'ai pas vécu ; car cela ne s'appelle pas vivre, que de vivre sans son âme, de ne rien aimer, de n'avoir goût à rien, d'être sans cesse de mauvaise humeur... Eh ! mon Dieu, tous ceux qui me connaissent te le diront... Ma forêt, cette belle forêt où je suis né, mes grands arbres pleins de murmures, mes beaux hêtres à l'écorce d'argent ; eh bien, depuis ton départ, rien de tout cela ne me plaisait plus. Autrefois, quand, le matin, je partais pour la chasse, dans la voix de tous les oiseaux qui s'éveillaient, qui chantaient l'aurore au Seigneur, j'entendais ta voix... Le soir, quand je revenais, que, quittant mes compagnons qui suivaient le sentier, je m'enfonçais dans le bois, c'est qu'il y avait comme un beau fantôme blanc qui m'appelait, qui glissait entre les arbres, qui me montrait mon chemin, qui disparaissait à mesure que j'approchais de la maison, et que je retrouvais debout et m'attendant à la porte... Depuis que tu es partie, Catherine, il n'y a pas eu de matinée où je n'aie dit aux autres : « Où sont donc les oiseaux ? Je ne les entends plus chanter comme autrefois ! » Et il n'y a pas eu de soir où, au lieu d'arriver avant mes compagnons, gai et dispos, je ne sois arrivé le dernier, las, triste et fatigué.

CATHERINE

Cher Bernard !

BERNARD

Mais, depuis que tu es là, tout est changé ! Les oiseaux sont revenus dans les branches ; mon beau fantôme, j'en suis sûr, m'attend là-bas sous la futaie pour me faire quitter le sentier et me guider vers la maison, et, sur le seuil de cette maison, oh ! sur ce seuil, je suis certain maintenant de retrouver, non plus le fantôme de l'amour, mais la réalité du bonheur !

CATHERINE

Oh ! mon Bernard, combien je t'aime !

BERNARD

Et puis... et puis... Mais non, je ne veux pas te parler de cela.

CATHERINE

Parle-moi de tout ; dis-moi tout ; je veux tout savoir.

BERNARD

Et puis, Catherine, quand, ce matin, ce mauvais esprit de Mathieu m'a montré cette lettre du Parisien, la lettre où cet homme te parlait, à toi, ma Catherine, à qui je ne parle, moi, que comme à la sainte Vierge ! te parlait, à toi, mon beau muguet des bois, ainsi qu'il parle à ces filles de la ville, eh bien, j'ai senti une telle douleur, que j'ai cru que j'allais mourir ! et, en même temps, une telle rage, que je me suis dit : « Je vais mourir ; mais avant que de mourir, oh ! du moins, je le tuerai ! »

CATHERINE

Oui, et voilà pourquoi tu es parti par la route de Gondreville avec ton fusil chargé, au lieu d'attendre ici tranquillement ta Catherine ; voilà pourquoi tu as fait six lieues en deux heures et demie, au risque de mourir de chaleur et de fatigue ! Mais tu as été puni : tu as revu ta Catherine une heure plus tard. Il est vrai que l'innocente a été punie avec le coupable... Jaloux !

BERNARD

Oui, jaloux, tu as dit le mot. Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que la jalousie, toi !

CATHERINE

Si fait ! si ! car, un instant, j'ai été jalouse... Oh ! mais sois tranquille, je ne le suis plus.

BERNARD

C'est-à-dire, vois-tu, Catherine, c'est-à-dire que si le malheur eût voulu que tu n'eusses pas reçu cette lettre, ou que, l'ayant reçue, tu n'eusses rien changé à ta route ; que si enfin tu fusses venue par Villers-Cotterets, et que tu eusses rencontré ce fat... Tiens, à cette seule pensée, Catherine, ma main s'étend vers mon fusil... et...

CATHERINE, apercevant Chollet
sur le seuil de la porte

Tais-toi ! tais-toi !

BERNARD

Moi, me taire ! et pourquoi ?

CATHERINE

Là ! là ! il est là, sur la porte !

BERNARD

Lui ! Et que vient-il faire ici ?

CATHERINE

Silence ! c'est ta mère elle-même qui l'a invité à venir, avec
M. le maire et mademoiselle Euphrosine... Bernard, sois calme,
il est ton hôte.

Scène VI

Les mêmes, Chollet.

CHOLLET

Pardon, monsieur Bernard, mais je cherchais...

BERNARD

Oui ; et, en cherchant, vous avez trouvé ce que vous ne cherchiez pas.

CATHERINE, bas

Bernard ! Bernard !

BERNARD

Laisse, Catherine ; j'ai quelques mots à dire à M. Chollet : ces
mots une fois dits, la question clairement et nettement posée entre
nous, tout sera fini.

CATHERINE, de même

Du sang-froid, mon ami !

BERNARD

Sois tranquille ; mais laisse-moi dire deux mots à monsieur,
ou, par ma foi, au lieu de deux mots, je lui en dirai quatre.

CATHERINE

Soit ; mais...

BERNARD

Mais je te dis d'être tranquille !

(Il écarte avec une certaine rudesse Catherine,
qui sort par la porte donnant sur la grande route.)

Scène VII

Chollet, Bernard.

BERNARD, allant à Chollet

Eh bien, moi aussi, monsieur, je cherchais quelque chose, ou plutôt quelqu'un ; mais, plus heureux que vous, ce quelqu'un, je l'ai trouvé... Je vous cherchais, monsieur Chollet !

CHOLLET

Moi ?

BERNARD

Oui, vous !

CHOLLET

Mais je ne suis pas difficile à trouver, il me semble, monsieur Bernard.

BERNARD

Excepté quand vous partez à cinq heures du matin en tilbury pour aller attendre la diligence de Paris sur la route de Gondreville.

CHOLLET

Je sors le matin à l'heure qu'il me plaît de sortir ; je vais où il me convient d'aller ; cela ne regarde que moi, monsieur Bernard.

BERNARD

Vous avez parfaitement raison, monsieur ; mais il y a une vérité que vous ne me contesterez pas plus, je l'espère, quoi-
qu'elle vienne de moi, que je ne conteste celle qui vient de vous.

CHOLLET

Laquelle ?

BERNARD

C'est que chacun est maître de son bien.

CHOLLET

Je ne conteste pas cela, monsieur.

BERNARD

Maintenant, vous comprenez, monsieur Chollet : mon bien, c'est mon champ si je suis métayer ; c'est mon étable si je suis éleveur de bestiaux ; c'est ma ferme si je suis fermier... Eh bien, un sanglier sort de la forêt et vient dévaster mon champ : je me mets à l'affût, et je tue le sanglier. Un loup sort du bois pour étrangler mes moutons : j'envoie une balle au loup, et le loup en est pour sa balle. Un renard entre dans ma ferme et étrangle mes poules : je prends le renard au piège et je lui écrase la tête à coups de talon de botte ; tant pis pour le renard ! Tant que le champ n'était pas à moi, tant que les moutons ne m'appartenaient pas, tant que les poules étaient à d'autres, je ne me reconnaissais pas ce droit ; mais du moment que champs, moutons et poules sont à moi, c'est différent... À propos, monsieur Chollet, j'ai l'honneur de vous annoncer que, sauf le consentement du père et de la mère, je vais épouser Catherine, et que, dans quinze jours, Catherine sera ma femme... ma femme à moi, mon bien, ma propriété ; ce qui veut dire : gare au sanglier qui viendrait dévaster mon champ ! gare au loup qui tournerait autour de ma brebis ! gare au renard qui convoiterait mes poules !... Maintenant, si vous avez quelques objections à faire à ce que je viens de dire, faites-les, monsieur Chollet ; faites-les tout de suite. Je vous écoute.

(Catherine et l'abbé Grégoire paraissent sur le seuil de la porte.)

CHOLLET

Malheureusement, monsieur, vous ne m'écoutez pas seul.

BERNARD, se retournant

Pas seul ?

CHOLLET

Non. Vous plaît-il que je vous réponde devant une femme et devant un prêtre ?

BERNARD

Non ; vous avez raison. Silence !

CHOLLET

Alors, à demain, n'est-ce pas ?

BERNARD

À demain, après-demain, quand vous voudrez, où vous voudrez, comme vous voudrez !

CHOLLET

Très-bien.

(Il salue et sort.)

Scène VIII

Bernard, Catherine, l'abbé Grégoire.

CATHERINE

Mon ami, voici notre cher abbé Grégoire, que nous aimons de tout notre cœur, et que, moi, pour mon compte, je n'avais pas vu depuis dix-huit mois...

L'ABBÉ

Bonjour, mon cher Bernard ! bonjour !

BERNARD, lui prenant et lui baisant la main

Soyez le bienvenu, homme de paix, dans cette maison où l'on ne demande pas mieux que de vivre en paix ! (Riant.) Voyons, que venez-vous faire, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ

Moi ?

BERNARD

Je parie que vous ne savez pas ce que vous venez faire, ou plutôt ce que vous allez faire dans cette maison, qui est toute joyeuse de vous voir.

L'ABBÉ

L'homme propose et Dieu dispose. Je me tiens à la disposition de Dieu. Quant à moi, je me propose tout simplement de faire une visite au père.

BERNARD

L'avez-vous vu ?

L'ABBÉ

Pas encore.

BERNARD, regardant Catherine

Monsieur l'abbé, vous êtes toujours le bienvenu, mais mieux venu encore aujourd'hui que les autres jours.

L'ABBÉ

Oui, je devine, à cause de l'arrivée de la chère enfant.

BERNARD

Un peu à cause de cela, cher abbé, et beaucoup à cause d'autre chose.

L'ABBÉ

Eh bien, mes enfants, vous allez me raconter cela.

BERNARD

Un fauteuil ! (L'abbé s'assied, les deux jeunes gens se tiennent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.) Écoutez, monsieur l'abbé ; je devrais peut-être vous faire un grand discours, mais j'aime mieux vous dire la chose en deux mots : nous voulons nous marier, Catherine et moi.

L'ABBÉ

Ah ! ah ! tu aimes Catherine ?

BERNARD

Je crois bien que je l'aime !

L'ABBÉ

Et toi, tu aimes Bernard, mon enfant ?

CATHERINE

Oh ! de toute mon âme !

L'ABBÉ

Mais il me semble que c'est aux grands parents que vous devriez dire cela.

BERNARD

C'est vrai ; mais vous êtes l'ami de mon père, vous êtes le confesseur de ma mère, vous êtes notre cher abbé à tous. Eh bien, causez de cela avec le père, lequel en causera avec la mère ; tâchez de nous avoir leur consentement, ce qui ne sera pas difficile, et vous verrez deux jeunes gens bien heureux... Eh ! tenez, voilà justement le père qui sort de sa chambre... Vous connaissez la redoute qu'il s'agit d'emporter, chargez à fond ! Pendant ce

temps-là, nous nous promènerons, Catherine et moi, en chantant vos louanges.

(Il prend le bras de Catherine et sort avec elle.)

Scène IX

L'abbé, Guillaume.

GUILLAUME, au haut de l'escalier

Je vous voyais venir de loin, et je me disais : « C'est l'abbé ! mais, mon Dieu, c'est l'abbé ! » Seulement, je n'y pouvais pas croire... Quelle chance ! aujourd'hui justement ! Je parie que vous venez, non pas pour nous, mais pour Catherine.

L'ABBÉ

Eh bien, non, vous vous trompez ; car j'ignorais son arrivée.

GUILLAUME

Alors, vous n'aurez été que plus joyeux de la trouver ici, n'est-ce pas ? Hein ! comme elle est embellie !... Vous restez à dîner, j'espère ? Ah ! je vous en préviens, monsieur l'abbé, tout ce qui entre aujourd'hui dans la maison n'en sort plus qu'à deux heures du matin.

(Il descend les dernières marches et tend les deux mains à l'abbé.)

L'ABBÉ

À deux heures du matin ! Mais cela ne m'est jamais arrivé, de me coucher à deux heures du matin !

GUILLAUME

Bah ! et le jour de la messe de minuit ?

L'ABBÉ

Mais comment m'en irai-je ?

GUILLAUME

M. le maire vous reconduira dans sa calèche.

L'ABBÉ

Hum ! nous ne sommes pas très-bien, M. le maire et moi.

GUILLAUME

C'est votre faute.

L'ABBÉ

Comment, c'est ma faute ?

GUILLAUME

Oui, vous aurez eu le malheur de dire devant lui :

Le bien d'autrui tu ne prendras

Ni retiendras à ton escient.

L'ABBÉ

Eh bien, au risque de m'en retourner de nuit et à pied, je serai des vôtres.

GUILLAUME

Bravo ! vous me rendez toute ma belle humeur, l'abbé.

L'ABBÉ

Tant mieux ! j'avais besoin de vous trouver dans ces dispositions-là.

GUILLAUME

Moi ?

L'ABBÉ

Oui ; vous êtes un peu grognon, parfois.

GUILLAUME

Allons donc !

L'ABBÉ

Et, aujourd'hui, justement...

GUILLAUME

Quoi ?

L'ABBÉ

Eh bien, aujourd'hui, j'ai par-ci par-là deux ou trois choses à vous demander...

GUILLAUME

À moi ! deux ou trois choses ?

L'ABBÉ

Voyons, mettons deux afin de ne pas trop vous effrayer. Vous devez, au reste, être accoutumé à cela, père Guillaume. Chaque fois que je tends la main vers vous, c'est pour vous dire : « La charité, cher monsieur Vatin, s'il vous plaît ! »

GUILLAUME

Eh bien, qu'est-ce ? Voyons, de quoi s'agit-il ?

L'ABBÉ

Il s'agit d'abord du vieux Pierre.

GUILLAUME

Ah ! oui, pauvre diable ! je sais son malheur. Ce vagabond de Mathieu est parvenu à le faire renvoyer de chez M. Raisin.

L'ABBÉ

Il y était depuis vingt ans, et, à cause d'une lettre perdue...

GUILLAUME

M. Raisin a eu tort... Je le lui ai déjà dit ce matin, et vous le lui répéterez quand il va revenir. On ne chasse pas un serviteur de vingt ans ; c'est un membre de la famille. Moi, je ne chasserais pas un chien qui serait depuis dix ans dans ma cour.

L'ABBÉ

Oh ! je connais votre bon cœur, père Guillaume ; aussi, dès le matin, je me suis mis en route afin de faire une collecte pour le bonhomme ; les uns m'ont donné dix sous, les autres vingt ; alors, j'ai pensé à vous, je me suis dit : « Je vais aller trouver le père Vatin ; c'est une lieue et demie pour aller, une lieue et demie pour revenir, trois lieues en tout ; à vingt sous par lieue, cela fera trois francs. Sans compter que j'aurai le plaisir de lui serrer la main.

GUILLAUME

Dieu vous récompense, monsieur l'abbé ! vous êtes un brave cœur... Tenez !

(Il lui donne dix francs.)

L'ABBÉ

Oh ! dix francs, c'est beaucoup pour votre petite fortune, cher monsieur Vatin.

GUILLAUME

Je dois quelque chose de plus que les autres, puisque c'est moi qui ai recueilli ce louveteau de Mathieu, et que c'est en quelque sorte de chez moi qu'il est sorti pour faire le mal.

L'ABBÉ

J'aimerais mieux, cher papa Guillaume, que vous ne me donnassiez que trois francs, ou même rien du tout, et que vous lui

permissiez de ramasser un peu de bois sur votre garderie.

GUILLAUME

Le bois de ma garderie appartient à l'État, mon cher abbé, tandis que mon argent est à moi. Prenez donc l'argent, et que Pierre se garde de toucher au bois... Maintenant, voilà une affaire réglée. Passons à l'autre. Qu'avez-vous encore à me demander ?...

L'ABBÉ

Je me suis chargé d'une pétition...

GUILLAUME

Pour qui ?

L'ABBÉ

Pour vous.

GUILLAUME

Une pétition pour moi ? Bon ! voyons-la.

L'ABBÉ

Elle est verbale.

GUILLAUME

De qui, la pétition ?

L'ABBÉ

De Bernard.

GUILLAUME

Que veut-il ?

L'ABBÉ

Il veut...

GUILLAUME

Achevez donc.

L'ABBÉ

Il veut se marier.

GUILLAUME

Oh ! oh ! oh !...

L'ABBÉ

Et pourquoi *oh ! oh ! oh !* ? N'est-il pas en âge ?

GUILLAUME

Si fait ; mais avec qui veut-il se marier ?

L'ABBÉ

Avec une bonne fille qu'il aime et dont il est aimé.

GUILLAUME

Pourvu que ce ne soit pas mademoiselle Euphrosine qu'il aime, je lui permets d'épouser qui il voudra, fût-ce ma grand-mère.

L'ABBÉ

Tranquillisez-vous, mon bon ami : la femme qu'il aime, c'est Catherine.

GUILLAUME

Vrai ? Bernard aime Catherine, et Catherine l'aime ?

L'ABBÉ

Ne vous en doutiez-vous pas un peu ?

GUILLAUME

Si ; mais j'avais peur de me tromper.

L'ABBÉ

Alors, vous consentez ?

GUILLAUME

De grand cœur ! Mais...

L'ABBÉ

Mais quoi ?

GUILLAUME

Mais seulement, il faut en parler à la vieille. Tout ce que nous avons fait depuis vingt-six ans, nous l'avons fait d'accord. Bernard est son fils comme le mien... Il faut en parler à la vieille, d'autant plus... Monsieur l'abbé, croyez-moi, c'est nécessaire... (Appelant.) Eh ! la mère ! Viens ici ! (Se rapprochant de l'abbé.) Ah ! ce coquin de Bernard ! Eh bien, c'est la bêtise la plus spirituelle qu'il aura faite de sa vie. (Appelant de nouveau.) Eh ! la mère ! viens donc !

Scène X

Les mêmes, madame Vatrín, les mains enfarinées.

MADAME VATRIN

Mon Dieu, que c'est donc bête, de me déranger comme cela,

quand je suis en train de faire une pâte !

GUILLAUME

Viens ici, on te dit.

MADAME VATRIN

Tiens, M. l'abbé Grégoire !... Votre servante, monsieur l'abbé... Je ne savais pas que vous fussiez là ; sans quoi, on n'aurait pas eu besoin de m'appeler.

GUILLAUME

Bon ! entendez-vous ? la voilà partie !

MADAME VATRIN

Vous vous portez bien ? Et votre nièce, mademoiselle Alexandrine, elle se porte bien aussi ? Vous savez que tout le monde est en joie dans la maison, à cause du retour de Catherine.

GUILLAUME

Bien ! bien ! bien ! Vous m'aidez à lui mettre une martingale, n'est-ce pas, monsieur l'abbé, si je n'en viens pas à bout tout seul ?

MADAME VATRIN

Pourquoi m'as-tu appelée, alors, si tu m'empêches de complimenter M. l'abbé et de lui demander de ses nouvelles ?

GUILLAUME

Je t'ai appelée pour que tu me fasses un plaisir.

MADAME VATRIN

Lequel ?

GUILLAUME

Celui de me donner ton opinion, en deux mots et sans phrases, sur une affaire... Bernard veut se marier avec Catherine.

MADAME VATRIN

Avec Catherine ?

GUILLAUME

Oui ; et maintenant, ton opinion... Allons, vite !

MADAME VATRIN

Catherine est une brave enfant, une bonne fille...

GUILLAUME

Ça va bien ; continue.

MADAME VATRIN

Qui ne pourrait pas nous faire de honte...

GUILLAUME

En route ! en route !

MADAME VATRIN

Seulement, elle n'a rien.

GUILLAUME

Femme, ne mets pas dans la balance quelques misérables écus et le malheur de ces pauvres enfants.

MADAME VATRIN

Mais sans argent, vieux, on vit mal.

GUILLAUME

Mais sans amour, vieille, on vit bien plus mal encore, va !

MADAME VATRIN

Ça, c'est vrai.

GUILLAUME

Quand nous nous sommes mariés, est-ce que nous en avons, nous, de l'argent ? Nous étions gueux comme deux rats ; sans compter qu'aujourd'hui, nous ne sommes pas encore très-riches. Eh bien, qu'aurais-tu dit alors, si nos parents avaient voulu nous séparer, sous prétexte qu'il nous manquait quelques centaines d'écus pour nous mettre en ménage ?

MADAME VATRIN

Tout cela est bel et bon, mais ce n'est pas le principal obstacle...

GUILLAUME

Bon ! Et le principal obstacle, quel est-il ? Voyons !

MADAME VATRIN

Oh ! tu me comprends bien.

GUILLAUME

N'importe ! Fais comme si je ne te comprenais pas.

MADAME VATRIN

Guillaume, Guillaume, nous ne pouvons pas prendre ce mariage-là sur notre conscience.

GUILLAUME

Pourquoi cela ?

MADAME VATRIN

Dame, parce que... Catherine est hérétique !

GUILLAUME

Ah ! pauvre femme !... Je me doutais que ce serait là la pierre d'achoppement, et cependant je ne voulais pas y croire.

MADAME VATRIN

Que veux-tu, vieux ! comme j'étais, il y a vingt ans, je suis encore aujourd'hui. Je me suis opposée au mariage de sa pauvre mère avec Frédéric Blum. Malheureusement, c'était ta sœur, elle était libre et n'avait pas besoin de mon consentement. Mais je lui ai dit : « Rose, souviens-toi de ma prédiction, cela te portera malheur, d'épouser un hérétique. » Elle ne m'a pas écoutée, elle s'est mariée, et ma prédiction s'est accomplie : le père a été tué, la mère est morte, et la petite fille est restée orpheline.

GUILLAUME

Ne vas-tu pas lui reprocher cela !

MADAME VATRIN

Non ; mais je lui reproche d'être hérétique !

GUILLAUME

Mais, malheureuse, sais-tu ce que c'est qu'une hérétique ?

MADAME VATRIN

C'est une créature qui sera damnée.

GUILLAUME

Même si elle est honnête ?... Ah ! mille millions !...

MADAME VATRIN

Jure si tu veux ; mais cela n'y changera rien, de jurer.

GUILLAUME

Tu as raison ; aussi, je ne m'en mêle plus. Maintenant, vous avez entendu, monsieur l'abbé : à votre tour ! Ô femmes ! femmes ! que vous avez bien été créées et mises au monde pour faire damner le genre humain !

(Il va s'asseoir sur l'appui de la fenêtre et fume avec rage.)

L'ABBÉ

Voyons, chère madame Vatrin, n'avez-vous donc point d'autre objection à ce mariage que la différence de religion ?

MADAME VATRIN

Il me semble que cela suffit.

L'ABBÉ

Allons, allons, en conscience, au lieu de dire non, madame Vatrin, vous devriez dire oui.

GUILLAUME

Prenez garde !

MADAME VATRIN

Oh ! monsieur l'abbé, c'est vous qui me poussez à donner mon consentement à un pareil mariage !

L'ABBÉ

Sans doute.

MADAME VATRIN

Eh bien, je vous dis, moi, que ce serait, au contraire, votre devoir de vous y opposer.

L'ABBÉ

Mon devoir, chère madame Vatrin, est, dans l'étroite voie où je marche, de donner à ceux qui me suivent le plus de bonheur possible ; mon devoir est de consoler les malheureux, et surtout d'aider à être heureux ceux qui peuvent le devenir.

MADAME VATRIN

Ce mariage serait la perte de l'âme de mon enfant, je refuse !

L'ABBÉ

Voyons, raisonnons, chère madame Vatrin.

GUILLAUME

Ah ! oui ! est-ce que l'on raisonne avec elle !

L'ABBÉ

Catherine ne vous a-t-elle pas toujours aimée et respectée comme une mère ?

MADAME VATRIN

Oh ! sur ce chapitre, je n'ai rien à dire... Toujours ! et c'est une justice à lui rendre.

L'ABBÉ

Elle est douce, bonne, bienfaisante ?

MADAME VATRIN

Elle est tout ça.

L'ABBÉ

Pieuse, sincère, modeste ?

MADAME VATRIN

Oui.

L'ABBÉ

Eh bien, alors, chère madame Vatrin, que votre conscience se tranquillise : la religion qui enseigne toutes ces vertus à Catherine ne perdra pas l'âme de votre fils.

MADAME VATRIN

Non, monsieur l'abbé, non, ça ne se peut pas.

L'ABBÉ

Je vous en prie !

MADAME VATRIN

Non !

L'ABBÉ

Je vous en supplie !

MADAME VATRIN

Non ! non !

L'ABBÉ

Je vous en conjure !

MADAME VATRIN

Non ! non ! non !

L'ABBÉ

Mon Dieu, mon Dieu, vous si bon, vous si clément, vous si miséricordieux, vous qui n'avez qu'un regard pour juger les hommes, qu'un cœur pour les aimer tous d'un amour infini, vous voyez dans quel aveuglement est cette mère, qui donne à son erreur le nom de piété ; mon Dieu, éclairez-la !

MADAME VATRIN

Non ! non ! non ! non !

GUILLAUME

Oh ! vieille mule !

MADAME VATRIN

Fais ce que tu voudras, je sais que tu es le maître ; mais si tu les maries, ce sera contre mon gré.

GUILLAUME, s'avançant

Eh bien, vous l'entendez, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ

Patience, mon cher Guillaume !

GUILLAUME

Patience ! Mais l'homme qui aurait de la patience en pareille occasion ne serait pas un homme, ce serait une brute qui ne vaudrait pas une charge de poudre.

L'ABBÉ, à demi-voix

Elle a bon cœur ; soyez tranquille, elle reviendra d'elle-même.

GUILLAUME

Oui, c'est possible... D'ailleurs, je ne veux pas qu'elle accepte mon opinion comme contrainte et forcée ; je ne veux pas qu'elle joue la mère désolée, la femme martyre. Je lui donne toute la journée pour réfléchir, et si ce soir elle ne vient pas d'elle-même me dire : « Vieux, tu avais raison, il faut marier les enfants ! » (Madame Vatrin fait signe que non.) Si elle ne vient pas dire cela... (Elle continue de faire signe que non.) Eh bien ! écoutez, monsieur l'abbé, il y a vingt-six ans que nous sommes ensemble ; oui, vingt-six ans au 15 juin prochain ; eh bien, monsieur l'abbé, foi d'homme d'honneur, nous nous séparerons comme si c'était d'hier, et nous finirons le peu de jours qui nous restent à vivre, elle de son côté, moi du mien.

MADAME VATRIN

Que dit-il là ?

L'ABBÉ

Monsieur Vatrin !...

GUILLAUME

Je dis... je dis la vérité, entends-tu, femme !

MADAME VATRIN

Oh ! oui, j'entends... Oh ! malheureuse ! malheureuse !

(Elle sort en sanglotant.)

Scène XI

L'abbé, Guillaume.

GUILLAUME

Oh ! oui, va-t'en ! va-t'en !

L'ABBÉ

Mon cher Guillaume, voyons, du courage, et surtout du sang-froid !

GUILLAUME

Mais avez-vous vu pareille chose ? dites, l'avez-vous jamais vue ?

L'ABBÉ

J'ai encore bon espoir. Il faut que les enfants la voient ; il faut que les enfants lui parlent.

GUILLAUME

Non, elle ne les verra pas ; non, elle ne leur parlera pas ! Il ne sera pas dit qu'elle aura été bonne par pitié. Non, elle sera bonne pour être bonne, ou je n'ai plus rien à faire avec elle... Que les enfants la voient ? que les enfants lui parlent ? Non, j'en aurais honte. Je ne veux pas qu'ils sachent qu'ils ont pour mère une pareille sotte !

Scène XII

Les mêmes, Bernard, entr'ouvrant la porte.

BERNARD

Eh bien, père ?

GUILLAUME, bas, à l'abbé

Silence sur la vieille, monsieur l'abbé, je vous prie ! (Se tournant vers Bernard.) Qui t'a appelé ?

BERNARD

Mon père...

GUILLAUME

Je te demande qui t'a appelé ? Réponds.

BERNARD

Personne, je le sais ; mais j'espérais...

GUILLAUME

Va-t'en ! tu étais un sot d'espérer.

BERNARD

Mon père ! mon cher père ! une bonne parole, une seule !

GUILLAUME

Va-t'en !

BERNARD

Pour l'amour de Dieu !

GUILLAUME

Je te dis de t'en aller ; il n'y a rien à faire ici pour toi.

BERNARD

Père ! la mère pleure et ne répond pas ; vous pleurez, et vous me chassez !

GUILLAUME

Tu te trompes, je ne pleure pas.

BERNARD, descendant la scène

Que se passe-t-il ?

L'ABBÉ

Du calme, Bernard ! du calme ! Tout peut changer.

BERNARD

Oh ! malheureux que je suis ! vingt-cinq ans d'amour pour mon père, et mon père ne m'aime pas !

L'ABBÉ

Malheureux, oui, malheureux que tu es ; car tu blasphèmes !

BERNARD

Mais vous voyez bien que le père ne m'aime pas, monsieur l'abbé, puisqu'il me refuse la seule chose qui puisse faire mon bonheur.

GUILLAUME

Vous l'entendez ! voilà comme cela juge... Jeunesse ! jeunesse !

BERNARD

Mais il ne sera pas dit que, pour obéir à un caprice, j'abandonnerai la pauvre fille ; elle n'a ici qu'un ami, mais cet ami lui tiendra lieu de tous les autres.

GUILLAUME

Je t'ai déjà dit trois fois de t'en aller, Bernard.

BERNARD

Je m'en vais ; mais j'ai vingt-cinq ans, vingt-cinq ans passés. Je suis libre de mes actions, et ce que l'on me refuse si cruellement, eh bien, la loi me donne le droit de le prendre, et je le prendrai.

GUILLAUME

La loi ! je crois, Dieu me pardonne, qu'un fils a dit : *La loi !* devant son père.

BERNARD

Est-ce ma faute ?

GUILLAUME

La loi !

BERNARD

Vous me poussez à bout...

GUILLAUME

La loi !... Sors d'ici ! La loi ! à ton père !... Sors d'ici, malheureux ! et ne reparais jamais devant mes yeux... La loi ! la loi !

BERNARD

Mon père, je m'en vais, puisque vous me chassez ; mais souvenez-vous de cette heure où vous avez dit à votre fils unique, qui vous aimait et vous vénérât à l'égal du bon Dieu : « Enfant, sors de ma maison ! » Oui, souvenez-vous-en, et que tout ce qui arrivera retombe sur vous !

(Bernard prend son fusil et s'élance hors de la maison.)

Guillaume va pour se précipiter vers lui, mais l'abbé le retient.)

Scène XIII
Guillaume, l'abbé.

GUILLAUME

Que faites-vous, monsieur l'abbé ? N'avez-vous pas entendu ce que vient de dire ce misérable ?

L'ABBÉ

Père, tu as été trop dur pour ton fils.

GUILLAUME

Trop dur ! Vous aussi ! Est-ce moi qui ai été trop dur, ou la mère ? Vous et Dieu le savez. Trop dur, quand j'avais des larmes plein les yeux en lui parlant ; car je l'aime, ou plutôt je l'aimais comme on aime son enfant unique. (Étouffant.) Mais maintenant, qu'il aille où il voudra, pourvu qu'il s'en aille ; qu'il devienne ce qu'il pourra, pourvu que je ne le revoie plus !

L'ABBÉ

L'injustice engendre l'injustice, Guillaume ; prenez garde, après avoir été dur dans la colère, d'être injuste à cœur reposé. Dieu vous a déjà pardonné la colère et l'empportement ; il ne vous pardonnerait pas l'injustice.

Scène XIV
Les mêmes, Catherine.

CATHERINE, se précipitant dans la chambre

Cher père ! cher père ! qu'y a-t-il donc ? que s'est-il donc passé ?

GUILLAUME, à part

Bon ! voilà l'autre, maintenant.

CATHERINE

Bernard m'a embrassée trois fois en pleurant ; il a pris son fusil et son couteau de chasse, et il est parti, courant comme un fou !

GUILLAUME

Bernard est un malheureux ; et toi...

CATHERINE, se jetant dans ses bras

Mon père !

GUILLAUME, changeant de ton

Toi, tu es une bonne fille !... Embrasse-moi, mon enfant ! Ah ! monsieur l'abbé, j'ai été dur, c'est vrai ; mais vous savez à qui la faute. Tâchez d'arranger cela, si c'est encore possible. Quant à moi, je vais faire un tour dans la forêt. J'ai remarqué que l'ombre et la solitude donnaient toujours de bons conseils... Au revoir !

Scène XV

L'abbé, Catherine.

CATHERINE

Au nom du ciel ! monsieur l'abbé, ayez pitié de moi ; racontez-moi ce qui s'est passé.

L'ABBÉ, lui prenant les deux mains

Mon enfant, vous êtes si bonne, si pieuse, si dévouée, que vous ne pouvez avoir que des amis ici-bas et au ciel. Demeurez donc en espérance ; n'accusez personne, et laissez à la bonté de Dieu, aux prières des anges, à l'amour de vos parents le soin d'arranger les choses.

CATHERINE

Mais moi, qu'ai-je à faire au milieu de tout cela ?

L'ABBÉ

Priez pour qu'un père et un fils qui se sont quittés dans la colère et dans les larmes se retrouvent dans le pardon et dans la joie.

(Il entre chez madame Vatin.)

Scène XVI

Catherine, puis Mathieu.

CATHERINE

Mon Dieu, mon Dieu, quelqu'un peut-il me dire ce qui se passe ici ?

MATHIEU

Oui, moi, avec votre permission, mademoiselle Catherine.

CATHERINE

Ah ! mon cher Mathieu, dis-moi où est Bernard, et pourquoi il est parti.

MATHIEU

Bernard ?

CATHERINE

Oui, je t'en prie ! je t'en supplie ! Je t'écoute... Parle, parle, Mathieu !

MATHIEU

Eh bien, il est parti... Eh ! eh ! il est parti... pourquoi, faut-il vous le dire ?

CATHERINE

Oui, oui.

MATHIEU

Il est parti parce que M. Vatrin l'a chassé.

CATHERINE

Chassé ! le père a chassé le fils ! Et pourquoi ?

MATHIEU

Parce qu'il voulait vous épouser malgré tout le monde, l'enragé !

CATHERINE

Chassé ! chassé à cause de moi de la maison de son père !

(Elle se laisse tomber sur une chaise.)

MATHIEU

Ah ! je crois bien ! il y a eu des gros mots, voyez-vous ; j'étais dans le fournil, j'ai tout entendu ; oh ! sans écouter ! je n'écoutais pas, non ; mais ils criaient si haut, que j'ai bien été forcé d'entendre... Il y a même eu un moment, quand M. Bernard a dit au père Guillaume : « C'est sur vous que retombera le malheur qui va arriver !... » il y a même eu un moment où j'ai cru que le vieux allait sauter sur son fusil. Oh ! ça se serait mal passé ! C'est que, le père Guillaume, ce n'est pas comme moi qui ne peux pas mettre une balle dans une porte cochère à vingt-cinq pas.

CATHERINE

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, pauvre Bernard !

MATHIEU

Ah ! oui, n'est-ce pas ? ce qu'il a risqué pour vous, ça vaut bien que vous le revoyez encore une fois, dites, quand ce ne serait que pour l'empêcher de faire quelque sottise.

CATHERINE

Ah ! oui, le revoir ! Je ne demande pas mieux ; mais comment ?

MATHIEU

Il vous attendra ce soir.

CATHERINE

Il m'attendra ?

MATHIEU

Oui ; voilà ce que je suis chargé de vous dire.

CATHERINE

Par qui ?

MATHIEU

Par qui ?... Par lui, donc !

CATHERINE

Et où cela m'attendra-t-il ?

MATHIEU

À la fontaine au Prince.

CATHERINE

À quelle heure ?

MATHIEU

À neuf heures.

CATHERINE

J'y serai, Mathieu, j'y serai.

MATHIEU

N'y manquez pas, au moins !

CATHERINE

Je n'ai garde !

MATHIEU

Voyez-vous, ça retomberait encore sur moi. C'est qu'il n'est pas tendre, le citoyen Bernard ! Ce matin, il m'a envoyé un soufflet que la joue m'en cuit encore... Mais je suis bon garçon, moi,

je n'ai pas de rancune.

CATHERINE, remontant à sa chambre

Oh ! sois tranquille, mon bon Mathieu, Dieu te récompensera.

(Elle sort.)

MATHIEU, la regardant fermer sa porte

Je l'espère bien ! (Il va à la fenêtre.) Psitt ! psitt !

Scène XVII

Mathieu, Chollet.

CHOLLET

Eh bien ?

MATHIEU

Eh bien, tout va à merveille ! L'autre a tant fait de sottises, qu'il paraît qu'on en a assez comme cela.

CHOLLET

Si bien ?

MATHIEU

Si bien, qu'on regrette Paris et qu'on est toute prête à y retourner.

CHOLLET

Que dois-je faire, alors ?

MATHIEU

Ce que vous devez faire ?

CHOLLET

Je te le demande.

MATHIEU

Le ferez-vous ?

CHOLLET

Sans doute.

MATHIEU

Eh bien, courez à Villers-Cotterets, bourrez vos poches d'argent... À huit heures, à la fête de Corcy, et, à neuf heures...

CHOLLET

À neuf heures ?

MATHIEU

Quelqu'un qui n'a pas pu vous parler ce matin, quelqu'un qui n'est pas revenu par Gondreville, uniquement de peur du scandale, ce quelqu'un-là vous attendra à la fontaine au Prince.

CHOLLET

Elle consent donc à partir avec moi ?

MATHIEU

Si elle ne consent pas, ce sera à vous de la décider.

CHOLLET

Mathieu, il y a vingt-cinq louis pour toi si tu m'as dit la vérité... Mathieu, à ce soir à neuf heures !

(Il sort.)

Scène XVIII

Mathieu, seul.

Vingt-cinq louis, c'est un joli denier, sans compter la vengeance. Ah ! je suis une chouette ? ah ! la chouette est un oiseau de mauvais augure ? Monsieur Bernard, la chouette vous dit bonsoir... (Il imite le cri de la chouette.) Bonsoir, monsieur Bernard !

ACTE QUATRIÈME

Un carrefour de la forêt de Villers-Cotterets. – À droite, une espèce de cabaret percé d'une porte et de deux fenêtres, ombragé par une tonnelle. À gauche, une hutte de branchages. Au fond, sur un monticule, un grand chêne.

Scène première La Jeunesse, Bobino.

Ils sont assis à une table, devant le cabaret.

LA JEUNESSE

Eh bien, voilà ! et si tu en doutes, tu pourras voir la chose de tes propres yeux. Celui dont je te parle est un nouveau venu ; il arrive d'Allemagne, du pays du père à Catherine, et s'appelle Mildet.

BOBINO

Et où va-t-il demeurer, ce gaillard-là ?

LA JEUNESSE

À l'autre bout de la forêt, à Montaigu. Il a une petite carabine pas plus haute que cela ; quinze pouces de canon, calibre trente ; il vous prend un fer à cheval, le cloue le long d'un mur, d'une porte cochère ou de n'importe quoi, et, à cinquante pas, il met une balle dans chacun des trous.

BOBINO

Si bien que la muraille est percée. Pourquoi ne s'est-il pas fait maréchal ferrant ? Il n'aurait pas eu peur des coups de pied de cheval... Quand je verrai cela, je le croirai. (À un autre garde, qui entre.) N'est-ce pas, Molicar ?

Scène II Les mêmes, Molicar, à moitié ivre.

MOLICAR s'arrête, écarquille les yeux,
et reconnaît celui qui l'a interpellé

Ah ! c'est toi, Bobino ?

BOBINO

Oui, c'est moi.

MOLICAR

Répète un peu ce que tu as dit ; je n'ai pas entendu.

BOBINO

Rien, des bamboches ! C'est ce farceur de La Jeunesse qui me fait poser.

LA JEUNESSE

Mais quand je te dis...

BOBINO

Allons, un verre de vin, Molicar !

MOLICAR

Non.

BOBINO

Comment, non ?

MOLICAR

Oui.

BOBINO

Tu refuses un verre de vin, toi ?

MOLICAR

Deux, ou pas du tout !

BOBINO

Ah ! bravo ! à la bonne heure !

LA JEUNESSE

Et pourquoi deux ?

MOLICAR

Parce qu'un seul, ça ferait le treizième de ce soir.

BOBINO

Ah ! oui...

MOLICAR

Et que treize verres de vin, ça me porterait malheur !

BOBINO

Superstitieux, va ! Tu auras tes deux verres... Assieds-toi là !

Scène III
Les mêmes, la mère Tellier.

LA MÈRE TELLIER

Dites donc, Bobino, ne m'aviez-vous pas dit de vous prévenir, si l'inspecteur venait de ce côté ?

BOBINO

Oui.

LA MÈRE TELLIER

Eh bien, je l'ai vu de la fenêtre du premier ; il vient.

LA JEUNESSE, mettant la main à sa poche

En ce cas...

BOBINO

Que fais-tu ?

LA JEUNESSE

Je paye pour deux... Tu me rendras cela plus tard. Autant vaut que M. l'inspecteur ne nous voie pas à la table d'un cabaret : il croirait qu'on en fait une habitude. Trois bouteilles, c'est trente sous, n'est-ce pas, mère Tellier ?

LA MÈRE TELLIER

Oui, messieurs.

LA JEUNESSE

Eh bien, voilà... Au revoir !

MOLICAR

Oh ! les lâches ! quitter le champ de bataille quand il reste encore des ennemis... (Il emplit deux verres et les choque l'un contre l'autre.) À ta santé, Molicar !

LA JEUNESSE

Ah ! regarde donc, Bobino !

BOBINO

Quoi ?

LA JEUNESSE

Bernard !... Dieu du ciel ! dans quel état est-il !

Scène IV
Les mêmes, Bernard.

Bernard entre et s'approche d'une table ; puis il pose son fusil le long d'un poteau, s'assied et laisse tomber sa tête dans ses mains.

BOBINO

Bonsoir, Bernard !

BERNARD, levant lentement la tête

Bonsoir, Bobino ! Bonsoir, La Jeunesse ! bonsoir !

LA JEUNESSE

Te voilà ici ?

BERNARD

Pourquoi pas ?

BOBINO

À la fête ?

BERNARD

Est-ce défendu, de venir à la fête, quand on veut s'amuser ?

BOBINO

Oh ! je ne dis pas que cela soit défendu ; mais je suis étonné de te voir seul.

BERNARD

Seul ?

BOBINO

Oui.

BERNARD

Et avec qui donc veux-tu que je sois ?

BOBINO

Mais il me semble que, quand on a une fiancée, une jeune et belle fiancée...

BERNARD

Ne parlons plus de cela. (Il prend son fusil et frappe sur la table avec la crosse.) Du vin !

LA JEUNESSE

Chut !...

BERNARD

Pourquoi, chut ?

LA JEUNESSE

Tiens, parce que voilà M. l'inspecteur qui passe là-bas.

BERNARD

Eh bien, après ?

LA JEUNESSE

Je te dis : Attention... M. l'inspecteur peut te voir et t'entendre, voilà tout.

BERNARD

Eh ! qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'il me voie ou qu'il ne me voie pas, qu'il m'entende ou qu'il ne m'entende pas ?

LA JEUNESSE

Ah ! c'est autre chose, alors.

BOBINO, bas, à La Jeunesse

Il y a de la brouille dans le ménage !

LA JEUNESSE

Ce que j'en disais, vois-tu, Bernard, ce n'est point pour te régenter ou t'être désagréable ; mais, tu sais, M. l'inspecteur n'aime pas qu'on nous voie au cabaret.

BERNARD

Et si j'aime y aller, moi, crois-tu que c'est M. l'inspecteur qui m'empêchera de faire ma volonté ? (Il frappe sur la table plus violemment encore.) Du vin ! du vin !

BOBINO, à La Jeunesse

Allons, il ne faut pas empêcher un fou de faire ses folies ; viens, La Jeunesse ! viens !

LA JEUNESSE

N'en parlons plus. Adieu, Bernard !

(Il sort avec Bobino.)

BERNARD

Adieu ! adieu !... Mais viendra-t-on, quand je demande du vin ?

Scène V

Bernard, Molicar, continuant à boire ;
la mère Tellier, accourant.

LA MÈRE TELLIER

Voilà ! voilà ! voilà ! La provision de vin en bouteille était épuisée, il a fallu tirer au tonneau... Tiens, c'est ce cher M. Bernard. Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle !

BERNARD

C'est pour cela que je veux boire ; le vin donne des couleurs.

LA MÈRE TELLIER

Mais vous êtes malade !

BERNARD, lui arrachant
une bouteille des mains

Donnez donc !

(Il boit à même.)

LA MÈRE TELLIER

Seigneur Dieu ! vous allez vous faire mal, mon enfant.

BERNARD

Non ! laissez-moi boire celui-là. Qui sait si jamais vous m'en servirez d'autre !

LA MÈRE TELLIER

Mais qu'est-il donc arrivé, cher monsieur Bernard ?

BERNARD

Rien ; seulement, donnez-moi une plume, de l'encre et du papier.

LA MÈRE TELLIER

Une plume, de l'encre et du papier ?

BERNARD

Oui... Allez.

Scène VI

Bernard, Molicar, puis la mère Tellier, revenant ; puis Babet.

MOLICAR, de plus en plus ivre

Une plume, de l'encre et du papier... Excusez, monsieur le

notaire ! Est-ce qu'on vient au cabaret pour demander une plume, de l'encre et du papier ? On vient au cabaret pour demander du vin. (Appelant.) Du vin !

LA MÈRE TELLIER, apportant
ce que Bernard lui a demandé

Tenez, monsieur Bernard.

MOLICAR

Du vin !

LA MÈRE TELLIER

Entends-tu, Babet ?

BABET

Oui, mère Tellier... Voilà, monsieur Molicar.

MOLICAR

Ah ! pour une jolie enfant, voilà une jolie enfant ! Venez ici, que je vous embrasse, mademoiselle Babet.

BABET

Ah ! l'on ne m'embrasse pas comme cela, moi !

(Elle se sauve.)

MOLICAR

Et quand on pense que, dans dix ans, ça tendra la joue sans qu'on le lui demande... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

LA MÈRE TELLIER

Monsieur Bernard, est-ce que vous ne me voyez pas ? est-ce que vous ne m'entendez pas ?

BERNARD, levant la tête

Pourquoi donc êtes-vous en deuil ?

LA MÈRE TELLIER

Vous ne vous souvenez donc plus du grand malheur qui m'est arrivé ?

BERNARD

Je ne me souviens plus de rien... Pourquoi êtes-vous en deuil ?

LA MÈRE TELLIER

Eh ! vous le savez bien, cher monsieur Bernard, puisque vous êtes venu à son enterrement... Je suis en deuil de mon pauvre enfant, d'Antoine, qui est mort il y a un mois.

BERNARD

Pauvre femme !

LA MÈRE TELLIER

Je n'avais que lui, monsieur Bernard ; un fils unique, et le bon Dieu me l'a repris tout de même ! Oh ! il me manque bien, allez ! Quand une mère a eu son enfant sous les yeux, et que tout à coup son enfant n'est plus là, que faire ? Pleurer ! On pleure ; mais, que voulez-vous ! ce qui est perdu est perdu !

(Elle éclate en sanglots.)

MOLICAR, entonnant une chanson

Ah ! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin...

BERNARD

Veux-tu te taire, là-bas !

MOLICAR, continuant

J'en planterais si long, si large...

BERNARD

Quand je te dis de te taire, tais-toi !

MOLICAR

Et pourquoi me tairais-je ?

BERNARD

N'entends-tu pas ce qu'elle dit, cette femme ? ne vois-tu pas qu'il y a ici une mère qui pleure, et qui pleure son enfant ?

MOLICAR

C'est vrai. Je vais chanter tout bas

Ah ! si l'amour...

BERNARD

Ni haut ni bas ; tais-toi, ou va-t'en !

MOLICAR

Oh ! c'est bon, je m'en vas. J'aime les cabarets où l'on rit, et pas ceux où l'on pleure... Mère Tellier, venez chercher votre dû.

BERNARD

C'est bien ; je réglerai ton compte. Laisse-nous.

MOLICAR

Je ne demande pas mieux ; merci, monsieur Bernard, merci !

(Il s'éloigne en se tenant aux arbres et en chantonnant.)

Scène VII

Bernard, la mère Tellier.

BERNARD

Oui, vous avez raison, mère Tellier, ce qui est perdu est perdu... Tenez, je voudrais être à la place de votre fils, et que votre fils ne fût pas mort.

LA MÈRE TELLIER

Oh ! que Dieu vous garde, monsieur Bernard !

BERNARD

Oui, oui, parole d'honneur !

LA MÈRE TELLIER

Vous qui avez de si bons parents, si vous saviez le mal que cela fait à une mère, de perdre son enfant, vous ne risqueriez pas un pareil souhait.

BERNARD, qui a déjà essayé
deux fois d'écrire

Oh ! je ne peux pas ! je ne peux pas !
(Il écrase la plume sur la table.)

LA MÈRE TELLIER

En effet, vous tremblez comme si vous aviez la fièvre !

BERNARD, se levant

Tenez, rendez-moi un service, mère Tellier.

LA MÈRE TELLIER

Oh ! bien volontiers ; lequel ?

BERNARD

Il n'y a qu'un pas d'ici à la maison neuve du chemin de Soissons.

LA MÈRE TELLIER

Dame, pour un quart d'heure de chemin, en marchant bien.

BERNARD

Alors, faites-moi l'amitié... Je vous demande bien pardon de la peine...

LA MÈRE TELLIER

Dites toujours.

BERNARD

Faites-moi l'amitié d'aller là-bas demander Catherine.

LA MÈRE TELLIER

Ah ! elle est donc revenue ?

BERNARD

Oui, ce matin... Et de lui dire que je lui écrirai bientôt.

LA MÈRE TELLIER

Que vous lui écrirez bientôt ?

BERNARD

Aussitôt que je ne tremblerai plus.

LA MÈRE TELLIER

Mais vous quittez donc le pays ?

BERNARD

On dit que nous allons avoir la guerre avec les Algériens.

LA MÈRE TELLIER

Qu'est-ce que ça peut vous faire, la guerre, à vous qui avez tiré à la conscription, et qui avez pris un bon numéro ?

BERNARD

Vous allez aller où je vous dis, n'est-ce pas, mère Tellier ?

LA MÈRE TELLIER

Oui, à l'instant même, cher monsieur Bernard ; mais...

BERNARD

Mais quoi ?

LA MÈRE TELLIER

À vos parents ?...

BERNARD

Après, à mes parents ?

LA MÈRE TELLIER

Que voulez-vous que je leur dise ?

BERNARD

Rien.

LA MÈRE TELLIER

Comment, rien ?

BERNARD

Non rien, sinon que je suis passé par ici, qu'ils ne me reverront plus, et que je leur dis adieu !

LA MÈRE TELLIER

Adieu ?

BERNARD

Dites-leur qu'ils gardent Catherine avec eux ; que je leur serai reconnaissant de toutes les bontés qu'ils auront pour elle, et que si encore, par hasard, je venais à mourir comme votre pauvre Antoine, je les prie de faire Catherine leur seule héritière.

LA MÈRE TELLIER

C'est votre désir, monsieur Bernard ?

BERNARD

Oui, c'est mon désir.

LA MÈRE TELLIER

Eh bien, c'est dit, monsieur Bernard. Voici la nuit tout à fait venue, je n'aurai plus grand monde maintenant, Babet suffira pour servir ; je cours à la maison neuve. (Rentrant.) Je crois que c'est un service à lui rendre, pauvre garçon !

BERNARD

Allez ! et que Dieu vous conduise !

MOLICAR, au loin

J'en planterais si long, si large,
Qu'il y en aurait pour le voisin !...

Scène VIII

Bernard, puis Mathieu.

BERNARD

Allons, allons, du courage ! Encore une verre de vin, et partons !

MATHIEU, passant la tête
entre deux arbres

C'est égal, moi, je ne partirais pas comme cela.

BERNARD, tressaillant

Ah ! c'est toi, Mathieu ?

MATHIEU

Oui, tout de même, monsieur Bernard, c'est moi.

BERNARD

Que disais-tu ?

MATHIEU

Vous n'avez pas entendu ?

BERNARD

Non.

MATHIEU

Vous avez l'oreille dure !

BERNARD

J'ai entendu, mais je n'ai pas compris.

MATHIEU

Eh bien, je vais répéter... Je disais qu'à votre place, je ne partirais pas comme cela.

BERNARD

Tu ne partirais pas ?

MATHIEU

Non ; du moins sans... Suffit ! je m'entends.

BERNARD

Sans quoi ? Voyons !

MATHIEU

Sans me venger de l'un ou de l'autre. Voilà le mot lâché !

BERNARD

De l'un ou de l'autre ?

MATHIEU

Oui, de lui ou d'elle.

BERNARD, haussant les épaules

Est-ce que je peux me venger de mon père ou de ma mère ?

MATHIEU

Allons donc, de votre père ou de votre mère ! Est-ce qu'il est question d'eux, dans tout cela ?

BERNARD

Mais de qui est-il donc question ?

MATHIEU

Il est question du Parisien et de mademoiselle Catherine.

BERNARD, se dressant

Du Parisien et de Catherine ?

MATHIEU

Eh ! oui.

BERNARD

Mathieu ! Mathieu !

MATHIEU

Bon ! voilà qui m'avertit de ne rien dire.

BERNARD

Pourquoi cela ?

MATHIEU

Tiens, parce que ça retomberait encore sur moi, ce que je dirais.

BERNARD

Non, non, Mathieu, je te jure. Parle !

MATHIEU

Vous ne devinez donc pas un peu ?...

BERNARD

Que veux-tu que je devine ? Voyons, je te le répète, parle !

MATHIEU

Par ma foi, ce n'est pas la peine d'avoir de l'esprit et de l'éducation pour être sourd et aveugle.

BERNARD

Mathieu, as-tu vu ou entendu quelque chose ?

MATHIEU

La chouette voit clair la nuit ; elle a les yeux ouverts quand les autres les ont fermés ; elle veille quand les autres dorment.

BERNARD, affectant le calme

Voyons, qu'as-tu vu ? qu'as-tu entendu ? Ne me fais pas languir plus longtemps, Mathieu.

MATHIEU

Eh bien, oui, l'obstacle à votre mariage, savez-vous d'où il vient ?

BERNARD

De mon père !

MATHIEU

Ah bien, oui, de votre père ! Il ne demanderait pas mieux que de vous voir heureux ; car il vous aime, lui, pauvre cher homme !

BERNARD

Alors, l'obstacle vient de quelqu'un qui ne m'aime pas ?

MATHIEU

Dame, vous savez, il y a quelquefois des gens qui font comme cela semblant de vous aimer, qui disent : « Mon cher Bernard par-ci, mon cher Bernard par-là », et qui, au fond, vous trompent.

BERNARD

Voyons, de qui vient l'obstacle, mon cher Mathieu ? de qui vient-il ? Dis !

MATHIEU

Oui, pour que vous me sautiez au cou à m'étrangler !

BERNARD

Non, non, foi de Bernard, je te le jure !

MATHIEU

N'importe ! En attendant, laissez-moi m'éloigner de vous. (Il fait deux pas en arrière.) Ne voyez-vous donc pas que l'obstacle vient de mademoiselle Catherine ?

BERNARD, passant son
mouchoir sur son front

De Catherine ?... Tu avais dit de quelqu'un qui ne m'aime pas : prétendrais-tu que Catherine ne m'aime point, par hasard ?

MATHIEU

Je prétends qu'il y a des jeunes filles qui, quand elles ont tâté un temps de Paris, aiment mieux être à Paris maîtresse d'un jeune homme riche qu'en province femme d'un pauvre garde.

BERNARD

Tu ne dis pas cela pour Catherine et le Parisien, j'espère ?

MATHIEU

Eh ! eh ! qui sait ?

BERNARD

Misérable !

(Il saute sur lui et le prend à la gorge.)

MATHIEU

Eh bien, que vous disais-je ! voilà que vous m'étranglez...
Monsieur Bernard ! monsieur Bernard !... Nom de nom ! Je ne
vous dirai plus rien.

BERNARD

Mathieu, je te demande pardon... Parle ! parle ! mais si tu
mens...

MATHIEU

Eh bien, oui, si je mens, il sera temps de vous fâcher ; mais si
vous vous fâchez d'abord, je ne parlerai pas.

BERNARD

J'ai eu tort, Mathieu.

MATHIEU

À la bonne heure ! vous voilà raisonnable.

BERNARD

Oui.

MATHIEU

Mais n'importe, j'aime mieux vous faire voir, vous faire tou-
cher la chose. Ah ! vous êtes de l'acabit de saint Thomas, vous !

BERNARD

Tu as raison, fais-moi voir, fais-moi voir !

MATHIEU

Je veux bien.

BERNARD

Mon Dieu !

MATHIEU

Mais à une condition...

BERNARD

Laquelle ?

MATHIEU

Vous me donnerez votre parole d'honneur de voir jusqu'au
bout.

BERNARD

Jusqu'au bout, oui ; parole d'honneur ! Mais quand saurai-je que je suis au bout ? quand aurai-je tout vu ?

MATHIEU

Dame, quand vous aurez vu M. Chollet et mademoiselle Catherine à la fontaine au Prince.

BERNARD

Catherine et Chollet à la fontaine au Prince ?

MATHIEU

Oui.

BERNARD

Et quand verrai-je cela ?

MATHIEU

Il est huit heures... combien ?... Voyez à votre montre.

BERNARD

Huit heures trois quarts.

MATHIEU

Eh bien, dans un quart d'heure ; ce n'est pas bien long, n'est-ce pas ?

BERNARD

À neuf heures donc ?

MATHIEU

Oui, à neuf heures.

BERNARD

Catherine et Chollet à la fontaine au Prince !... Mais que viennent-ils y faire ?

MATHIEU

Dame, je n'en sais rien. Organiser leur départ, sans doute.

BERNARD

Leur départ ?

MATHIEU

Oui, ce soir à Villers-Cotterets, le Parisien cherchait de l'or de tous les côtés.

BERNARD

De l'or ?

MATHIEU

Il en demandait à tout le monde.

BERNARD

Mathieu, Mathieu, si c'est pour le plaisir de me faire souffrir, gare à toi !

MATHIEU

Chut !

BERNARD

Le pas d'un cheval...

MATHIEU

Regardez !

BERNARD

C'est lui... Il descend, il attache son cheval à un arbre... Il se dirige de ce côté.

MATHIEU

Cachez-vous ! S'il vous aperçoit, vous ne verrez rien.

BERNARD

Tu as raison.

(Il se jette derrière un arbre. Mathieu
gagne la hutte de feuillage et s'y cache.)

Scène IX

Chollet ; Bernard et Mathieu, cachés.

CHOLLET

Ma foi, je suis à peu près sûr que voilà le cabaret de la mère Tellier ; mais le diable m'emporte si je sais où est la fontaine au Prince !

BERNARD, chancelant

La fontaine au Prince !

CHOLLET, appelant

Eh ! mère Tellier ! mère Tellier !

Scène X
Les mêmes, Babet.

BABET

Vous appelez la mère Tellier, monsieur Chollet ?

CHOLLET

Oui, mon enfant.

BABET

Dame, c'est qu'elle n'y est pas.

CHOLLET

Où est-elle donc ?

BABET

Elle est allée à la maison neuve du chemin de Soissons, chez les Vatrin.

CHOLLET

Diable ! pourvu qu'elle n'aille pas rencontrer Catherine et l'empêcher de venir !

BERNARD, à part

Rencontrer Catherine et l'empêcher de venir ! C'était donc vrai !

CHOLLET

Ah bah ! ce serait un hasard... (À Babet.) Viens ici, mon enfant.

BABET

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Chollet ?

CHOLLET

Peut-être pourras-tu m'enseigner ce que je cherche, toi.

BABET

Dites.

CHOLLET

La fontaine au Prince, est-ce encore loin d'ici ?

BABET

Oh ! non ; c'est à cent pas tout au plus.

CHOLLET

À cent pas ?

BABET

Tenez, du pied de ce chêne, vous la voyez.

CHOLLET

Montre-moi cela, mon enfant.

BABET

Tenez, là-bas, sous ce rayon de lune, ce filet d'eau qui reluit comme un écheveau d'argent, c'est la fontaine au Prince.

CHOLLET

Merci, mon enfant.

BABET

Il n'y a pas de quoi.

CHOLLET

Si fait ; et la preuve, c'est que voilà pour ta peine. (Il tire sa bourse ; la bourse lui échappe des mains et il s'en échappe une vingtaine de louis qui tombent à terre.) Bon ! voilà que je laisse tomber ma bourse.

BABET

Attendez ! on va vous éclairer... Ce n'est pas la peine d'en semer, monsieur Chollet ; ça ne pousse pas.

BERNARD, à part

Mathieu n'avait pas menti.

(Babet éclaire Chollet, qui ramasse l'or.

Mathieu allonge la tête hors de la hutte.)

MATHIEU, à part

En voilà-t-il, en voilà-t-il, de l'or ! Quand on pense qu'il y a des gens qui en ont tant, d'or, tandis qu'il y en a d'autres...

CHOLLET

Hein ?

(Il se tourne du côté de Mathieu, qui retire sa tête dans la hutte.)

BABET

Quoi ?

CHOLLET

Rien... Il me semblait avoir entendu... Je me trompais. Merci, ma petite ! voilà pour toi.

BABET

Une pièce de vingt francs ! une pièce de vingt francs ! Mais vous vous trompez, ce n'est pas pour moi tout cela.

CHOLLET

Si fait ! ce sera le commencement de ta dot. (On entend sonner l'heure.) Quelle heure ?

BABET

Neuf heures.

CHOLLET

Ah ! bon ! Je craignais d'être en retard.

(Il met sa bourse dans la poche de côté de son habit.)

BABET, mirant la pièce
d'or à la chandelle

À la bonne heure ! c'est celui-là qui est généreux. Là ! maintenant, je puis fermer ; je crois qu'il ne viendra plus personne.

(Chollet est parti par le fond. Babet rentre dans le cabaret, dont elle ferme la porte et les fenêtres.)

Scène XI

Bernard, rentrant en scène ; Mathieu, toujours caché.

BERNARD

Mathieu ! Mathieu !... Ah ! il est parti ; il aura eu peur de ce qui va se passer si Catherine vient à ce rendez-vous... Il a eu raison... Au bout du compte, il n'y a pas que Catherine dont ce jeune homme puisse être amoureux... Niais que je suis !... puisqu'il l'a nommée... Allons, du courage, Bernard ! mieux vaut savoir à quoi t'en tenir que de douter... Oh ! Catherine, si tu es fausse à ce point, si tu m'as trompé ainsi, je ne croirai plus à rien, non, à rien, à rien au monde !... Mon Dieu, moi qui l'aimais tant ! moi qui l'aimais si profondément, si sincèrement ! moi qui eusse donné ma vie pour elle, si elle me l'eût demandée !... Par bonheur, tout le monde est parti ; cette petite fille a fermé portes et fenêtres ; les lumières sont éteintes, et s'il se passe quelque chose, ce sera entre la nuit, eux et moi. (Il gagne doucement le pied du chêne et parvient jusqu'au tronc en rampant contre les racines.) Celle

qu'il attend doit venir du côté de la route de Soissons. Si j'allais au-devant d'elle, si je lui faisais honte... Non, je ne saurais rien, elle mentirait. (Se retournant.) Du bruit par là... Non, c'est le cheval qui frappe du pied... D'ailleurs, que m'importe le bruit qui vient de ce côté-là. C'est par là que doivent regarder mes yeux, c'est par là que doivent écouter mes oreilles... Mon Dieu ! je vois comme une ombre à travers les arbres... (S'essuyant les yeux.) Mais non !... mais si !... C'est une femme ! elle hésite... Non, elle continue... Elle va traverser une clairière, et alors, je verrai bien... Ah ! c'est Catherine !... Il l'a vue, il se lève... Il n'ira pas jusqu'à elle... Catherine ! Catherine ! que le sang que je vais verser retombe sur toi ! (Il met en joue trois fois et trois fois s'arrête.) Non, non, je ne suis pas un assassin ! je suis Bernard Vatin, c'est-à-dire un honnête homme !... À moi, mon Dieu !... Mon Dieu, secourez-moi ! (Il jette son fusil et s'enfuit éperdu.)

Scène XII

Mathieu, seul.

Il sort lentement de la hutte, regarde autour de lui, rampe jusqu'au chêne, regarde à son tour dans la direction de la fontaine, allonge la main vers le fusil et le porte à son épaule.

Ah ! ma foi, tant pis ! pourquoi avait-il tant d'or !... L'occasion fait le larron !

(Il lâche le coup, on entend un cri.)

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'aux trois premiers actes.

Scène première

Guillaume, madame Vatrín, Raisin, l'abbé Grégoire.

On est à table. Trois places sont vides.

L'ABBÉ

Allons, allons, je crois qu'il est temps de regagner la ville.

GUILLAUME

Oh ! non, monsieur l'abbé, pas avant que vous ayez porté une dernière santé.

MADAME VATRIN

Mais, pour porter cette santé, il faudrait que François et Catherine fussent là.

GUILLAUME

Eh bien, où sont-ils ? Ils étaient là tout à l'heure.

MADAME VATRIN

Oui ; mais ils sont sortis l'un après l'autre, et l'on dit que ça porte malheur, de trinquer à la fin du repas en l'absence de ceux qui ont assisté au commencement.

GUILLAUME

Catherine ne saurait être loin. Appelle-la, femme !

MADAME VATRIN

Je l'ai déjà appelée, et elle ne m'a pas répondu.

L'ABBÉ

Je l'ai vue sortir il y a dix minutes, à peu près.

GUILLAUME

Dans sa chambre ?

MADAME VATRIN

Elle n'y est pas.

GUILLAUME

Et François ?

RAISIN

Oh ! quant à François, nous savons où le retrouver ; il est allé

aider à atteler la calèche.

L'ABBÉ

Mon cher Guillaume, nous prierons Dieu qu'il nous pardonne d'avoir porté un toast en l'absence de deux convives ; mais il se fait tard, et je dois me retirer.

GUILLAUME

Femme, verse à M. le maire, et que tout le monde fasse raison à notre cher abbé.

L'ABBÉ, levant son verre

À la paix intérieure ! à l'union du père et de la mère, du mari et de la femme, seule union de laquelle puisse sortir le bonheur des enfants !

RAISIN

Bravo, l'abbé !

GUILLAUME, saluant

Merci, monsieur l'abbé, et puisse le cœur que vous avez l'intention de toucher n'être pas sourd à votre voix !

L'ABBÉ

Maintenant, mon cher Guillaume, vous ne trouverez pas mauvais que je cherche mon manteau, ma canne et mon chapeau, et que je presse M. le maire de me ramener à la ville. Neuf heures sont sonnées depuis près de vingt minutes.

RAISIN

Nous chercherons tout cela ensemble, monsieur l'abbé ; et, pendant ce temps-là, madame Vatrín dira pour moi un mot à son mari.

L'ABBÉ

Un mot ?

RAISIN

Oui, une commission dont je l'ai chargée... N'est-ce pas, maman Guillaume ?... Ah ! donnez-nous une lumière, que M. l'abbé cherche sa douillette, et que je retrouve mon paletot.

MADAME VATRIN

Voilà, monsieur le maire !

(Elle lui présente la bougie.)

RAISIN

Venez, l'abbé, venez ! je crois que tout cela est par ici.

L'ABBÉ

Je vous suis, monsieur, je vous suis.

(Il sort avec Raisin.)

Scène II

Guillaume, madame Vatrín.

GUILLAUME

Que veut-il donc dire, ton marchand de bois, avec ce mot qu'il t'a chargée de me répéter ?

MADAME VATRIN

Dame, je n'en sais trop rien ; mais voici, en somme, ce qu'il m'a dit...

GUILLAUME

Parle !

MADAME VATRIN

Il m'a dit : « Votre mari, mère Guillaume, touche sept cent cinquante-six livres d'appointements par an, n'est-ce pas ? »

GUILLAUME

Et cent cinquante livres de gratification.

MADAME VATRIN

« De sorte, a-t-il ajouté, qu'il vous faut quelque chose comme neuf ou dix ans pour toucher neuf mille francs. »

GUILLAUME

M. Raisin compte comme feu Barême.

MADAME VATRIN

« Eh bien, m'a-t-il dit, ce que le père Guillaume gagne en dix ans, je me fais fort de le lui faire gagner en une année. »

GUILLAUME

Ah ! voyons un peu la chose.

MADAME VATRIN

« Eh bien, a-t-il dit toujours, il ne s'agit pour cela que de fermer alternativement l'œil droit ou l'œil gauche, en passant à côté de certains arbres qui sont à droite ou à gauche de mon lot... »

GUILLAUME

Oui-da !

MADAME VATRIN

« Ce n'est pas bien difficile, a-t-il ajouté. Tenez, il n'aura qu'à faire comme cela. »

(Elle ferme alternativement l'œil droit et l'œil gauche.)

GUILLAUME

Et il me donnera neuf mille francs pour si peu ?

MADAME VATRIN

Quatre mille cinq cents francs pour l'œil droit, quatre mille cinq cents francs pour l'œil gauche !

(Raisin reparaît et écoute.)

GUILLAUME

Mais tu n'as donc pas compris, pauvre bête, ce qu'on te proposait là ?

MADAME VATRIN

À moi ?

GUILLAUME

Eh ! oui, à toi !... Eh bien, on a joliment fait de ne pas me proposer cela, à moi !

MADAME VATRIN

Et pourquoi ?

GUILLAUME

Pourquoi ? Parce qu'on entre ici par cette porte, n'est-ce pas ?

MADAME VATRIN

Oui.

GUILLAUME

Eh bien, on serait sorti par cette fenêtre ! Voilà !

(Raisin s'esquive par le fond en faisant un geste de dédain.)

MADAME VATRIN, à part

Ah ! je comprends, maintenant...

Scène III
Les mêmes, l'abbé.

L'ABBÉ

Me voilà, monsieur le maire ; êtes-vous prêt ?

GUILLAUME

Si bien prêt, qu'il vous attend sur la grande route.

L'ABBÉ

Bonsoir, mon cher Guillaume ! Puisse, avec la bénédiction que je vous donne, la paix du Seigneur descendre sur votre maison !

MADAME VATRIN

Votre servante, monsieur l'abbé ! votre servante, monsieur le maire ! votre servante !

(Elle accompagne l'abbé jusqu'en dehors de la porte.)

Scène IV
Guillaume, madame Vatrin.

GUILLAUME

Bon ! me voilà avec un ennemi de plus ; mais n'importe, on est honnête homme ou on ne l'est pas ; si on l'est, arrive qui plante ! on fait ce que j'ai fait... Mais voilà la vieille... Motus, Guillaume !

MADAME VATRIN. Elle tourne autour de son mari,
qui ne fait pas attention à elle ; enfin elle se décide
Dis donc, vieux !

GUILLAUME

Quoi ?

MADAME VATRIN

Qu'as-tu ?

GUILLAUME

Rien.

MADAME VATRIN

Pourquoi ne me parles-tu pas ?

GUILLAUME

Parce que je n'ai rien à te dire...

MADAME VATRIN ; elle s'éloigne,
puis se rapproche

Hum !... (Silence de Guillaume.) Vieux !...

GUILLAUME

Plaît-il ?

MADAME VATRIN

À quand la noce ?

GUILLAUME

Quelle noce ?

MADAME VATRIN

Eh bien, celle de Catherine avec Bernard, donc !

GUILLAUME

Ah ! ah ! te voilà donc devenue raisonnable ?

MADAME VATRIN

Dis ?... Je crois que le plus tôt sera le mieux.

GUILLAUME

Oui-da !

MADAME VATRIN

Si nous mettions cela à la semaine prochaine ?

GUILLAUME

Et les bans ?

MADAME VATRIN

On irait à Soissons demander une dispense à monseigneur
l'évêque.

GUILLAUME

Voilà que tu es plus pressée que moi, maintenant !

MADAME VATRIN

Ah ! vois-tu, vieux, c'est que... c'est que...

GUILLAUME

Quoi ?

MADAME VATRIN

C'est que je n'ai jamais passé pareille journée !

GUILLAUME

Bah !

MADAME VATRIN, oppressée

Nous séparer l'un de l'autre ! mourir chacun de notre côté !

(Éclatant en sanglots.) Et cela, après vingt-six ans de mariage !

GUILLAUME

Ta main, la mère !

MADAME VATRIN

Oh ! la voilà, et de grand cœur !

GUILLAUME

Et maintenant, embrasse-moi !... Tiens, tu es la meilleure femme de la terre !... quand tu le veux, bien entendu.

MADAME VATRIN

Je te promets, Guillaume, qu'à partir d'aujourd'hui, je le voudrai toujours.

GUILLAUME

Amen !

Scène V

Les mêmes, François, rentrant.

FRANÇOIS

Là !

GUILLAUME

Eh bien, sont-ils emballés ?

FRANÇOIS

Les entendez-vous ? les voilà qui partent.

(On entend le roulement d'une voiture. François va prendre son fusil dans le coin de la cheminée.)

GUILLAUME

Où vas-tu donc ?

FRANÇOIS

Je vais... (Bas.) Tenez, il faut que je vous dise cela, mais à vous seul.

GUILLAUME, à sa femme

Vieille !

MADAME VATRIN

Hein ?

GUILLAUME

Si tu faisais bien, tu desservirais, ce serait autant de bâclé

pour demain.

MADAME VATRIN, qui tient une bouteille sous
son bras et une pile d'assiettes dans sa main

Eh bien, que fais-je donc ?

(Elle rentre dans la cuisine.)

GUILLAUME, à François

Qu'y a-t-il ?

FRANÇOIS

Il y a que, tandis que j'étais occupé à atteler le cheval de M.
le maire, j'ai entendu un coup de fusil.

GUILLAUME

Dans quelle direction ?

FRANÇOIS

Du côté de Corcy, comme ça, aux alentours de la fontaine au
Prince.

GUILLAUME

Et tu crois que c'est quelque braconnier ?

FRANÇOIS

Non...

GUILLAUME

Eh bien, qu'est-ce donc, alors ?

FRANÇOIS, bas

Père, j'ai reconnu le bruit du fusil de Bernard.

GUILLAUME

Tu es sûr ?

FRANÇOIS

Entre cinquante, je le reconnaîtrais ! Vous savez qu'il charge
avec des ronds de feutre ; cela résonne autrement que les bourres
de papier.

GUILLAUME

Qu'est-ce que cela veut dire ?

FRANÇOIS

Dame, c'est ce que je me suis demandé.

GUILLAUME

Écoute, j'entends du bruit...

FRANÇOIS

C'est un pas de femme.

GUILLAUME

Celui de Catherine, peut-être.

FRANÇOIS

C'est un pas de vieille femme... Mademoiselle Catherine marche plus légèrement que ça. Ces pas-là ont passé la quarantaine.

GUILLAUME

On frappe.

FRANÇOIS, courant à la porte et ouvrant

La mère Tellier !

MADAME VATRIN, qui va et vient

Tiens ! c'est vous, voisine ?

Scène VI

Guillaume, François, madame Vatrin, la mère Tellier.

LA MÈRE TELLIER

Bonsoir, monsieur Vatrin et la compagnie ! Une chaise, s'il vous plaît ! une chaise ! J'ai toujours couru depuis la fontaine au Prince.

GUILLAUME et FRANÇOIS

La fontaine au Prince ?

GUILLAUME

Et qui nous procure le plaisir de vous voir à une pareille heure, mère Tellier ?

LA MÈRE TELLIER

Un verre d'eau, pour l'amour de Dieu ! j'étrangle ! (Madame Vatrin lui donne un verre d'eau qu'elle boit avidement.) Là ! maintenant que je puis parler, je vas vous dire ce qui m'amène.

GUILLAUME et MADAME VATRIN

Dites, la mère ! dites !

LA MÈRE TELLIER

Eh bien, je viens de la part de votre garçon.

MADAME VATRIN et GUILLAUME

De la part de Bernard ?

FRANÇOIS

Ah !

LA MÈRE TELLIER

Mais que lui est-il donc arrivé à ce pauvre jeune homme ? Il est entré, il y a une heure, chez moi, pâle comme un mort !

GUILLAUME

Femme !

MADAME VATRIN

Tais-toi ! tais-toi !

LA MÈRE TELLIER

Il a bu coup sur coup trois ou quatre verres de vin, ou plutôt, il les a bus d'un seul coup ; car il buvait à même la bouteille.

GUILLAUME

Bernard buvait à même la bouteille ? Impossible !

MADAME VATRIN

Et il buvait comme cela sans rien dire ?

LA MÈRE TELLIER

Si fait, au contraire ! il m'a dit : « Mère Tellier, faites-moi le plaisir d'aller jusqu'à la maison ; vous direz à Catherine que je lui écrirai bientôt ! »

MADAME VATRIN

Comment ! il a dit cela ?

GUILLAUME

Écrire à Catherine ! et pourquoi écrire ?

FRANÇOIS, à part

Oh ! le coup de fusil !

MADAME VATRIN

Et voilà tout ce qu'il a dit ?

LA MÈRE TELLIER

Oh ! non, attendez !... Alors, je lui ai demandé : « Et pour le père, n'y a-t-il rien ? n'y a-t-il rien pour la mère ? »

GUILLAUME et MADAME VATRIN

Ah ! vous avez bien fait !

LA MÈRE TELLIER

Alors, il a répondu : « Au père et à la mère, annoncez-leur que

je suis parti, et dites-leur adieu de ma part. »

GUILLAUME, MADAME VATRIN et FRANÇOIS

Adieu ?...

GUILLAUME

Il vous a chargé de nous dire adieu ?

MADAME VATRIN

Mon pauvre enfant !

GUILLAUME

Oh ! femme ! femme !...

LA MÈRE TELLIER

Mais ce n'est pas tout...

GUILLAUME

Qu'a-t-il ajouté ?

LA MÈRE TELLIER

Il a ajouté : « Dites-leur encore qu'ils gardent Catherine avec eux, que je leur serai reconnaissant de toutes les bontés qu'ils auront pour elle, et, si je venais à mourir comme votre pauvre Antoine... »

GUILLAUME et MADAME VATRIN

À mourir !

LA MÈRE TELLIER

« Dites-leur de faire Catherine leur héritière. »

GUILLAUME

Femme ! femme ! femme !...

FRANÇOIS, à part

Ah ! ce malheureux coup de fusil !

UNE VOIX, au dehors

À moi ! à l'aide ! au secours !

TOUS

Catherine !

GUILLAUME

La voix de Catherine ! (Il s'élance vers le fond.) Catherine !
mon enfant !

Scène VII

Les mêmes, Catherine, pâle, les cheveux en désordre.

CATHERINE

Assassiné ! assassiné !

TOUS

Assassiné ?

CATHERINE, haletante

Assassiné ! assassiné !...

GUILLAUME

Assassiné ! Mais qui ?

CATHERINE

M. Louis Chollet.

FRANÇOIS

Le Parisien !

GUILLAUME

Que nous racontes-tu donc ? Voyons, parle !

FRANÇOIS

Assassiné ! où, chère demoiselle Catherine ?

CATHERINE

À la fontaine au Prince.

GUILLAUME

Oh ! mon Dieu !

LA MÈRE TELLIER et MADAME VATRIN

Par qui ?

CATHERINE

Je ne sais...

GUILLAUME et FRANÇOIS, respirant

Ah !

GUILLAUME

Mais enfin, comment cela s'est-il passé ? comment étais-tu là ?

CATHERINE

Je croyais aller rejoindre Bernard.

MADAME VATRIN

Rejoindre Bernard ?

CATHERINE

Oui ; Mathieu m'avait donné rendez-vous en son nom.

FRANÇOIS, à demi-voix

Oh ! s'il y a du Mathieu dans l'affaire, nous ne sommes pas au bout !

GUILLAUME

Et tu as été à la fontaine au Prince ?

CATHERINE

Je croyais que Bernard m'y attendait ; je croyais qu'il voulait me dire adieu... Ce n'était pas vrai, ce n'était pas lui...

FRANÇOIS

C'était le Parisien, n'est-ce pas ?

CATHERINE

Oui... En m'apercevant, il vint à moi ; car, par le magnifique clair de lune qu'il fait, il pouvait me voir à plus de cinquante pas. Quand nous ne fûmes plus qu'à dix pas l'un de l'autre, je le reconnus. Je compris alors que j'étais tombée dans un piège ; j'allais crier, tout à coup un éclair a brillé dans la direction du grand chêne qui couvre le cabaret de madame Tellier ; un coup de fusil s'est fait entendre ; M. Chollet a poussé un cri, a porté sa main à sa poitrine et est tombé ! Alors, moi, vous comprenez, je me suis sauvée comme une folle ! J'ai toujours couru, et me voilà !... Mais si la maison eût été seulement cinquante pas plus loin, je m'évanouissais, je mourais sur le chemin !...

GUILLAUME

Un coup de fusil !

FRANÇOIS

C'est celui que j'avais entendu.

CATHERINE, regardant autour d'elle

Ah ! où est Bernard ? où est Bernard ? Au nom du ciel, qui l'a vu ? où est-il ?

(Tous se regardent avec terreur.)

Scène VIII
Les mêmes, Mathieu, entrant.

MATHIEU

Où il est ? Pauvre monsieur Bernard ! Je vais vous le dire, moi. Il est arrêté.

(Il va s'asseoir dans la cheminée.)

GUILLAUME

Arrêté ?

MADAME VATRIN

Arrêté, Bernard, mon enfant ?

CATHERINE

Oh ! Bernard ! Bernard ! voilà ce que je craignais !

GUILLAUME

Arrêté ! Pourquoi ? comment cela ?

MATHIEU

Dame, je ne puis pas trop vous le dire, moi... Il paraît que l'on a tiré un coup de fusil sur le Parisien ; les gendarmes de Villers-Cotterets, qui revenaient de la fête de Corcy, ont vu M. Bernard qui se sauvait ; alors, ils ont couru après lui, ils lui ont mis la main sur le collet, ils l'ont garrotté, et ils l'emmènent.

GUILLAUME

Et où cela l'emmènent-ils ?

MATHIEU

Je n'en sais rien... Où l'on emmène les gens qui ont assassiné ; seulement, moi, je me suis dit comme cela : « J'aime M. Bernard, j'aime M. Guillaume, j'aime toute la maison Vatin, qui m'a fait du bien ; il faut que je leur dise le malheur qui est arrivé au pauvre M. Bernard, parce que, s'il y a un moyen de le sauver...

MADAME VATRIN, sanglotant

Mon Dieu ! mon Dieu ! Et quand on pense que c'est moi, que c'est mon misérable entêtement qui est cause de tout cela !

GUILLAUME

Et tu dis, François, que tu as reconnu le bruit de son fusil ?

FRANÇOIS

Je vous l'ai dit, je vous le répète, j'en réponds.

GUILLAUME

Bernard un assassin ? Impossible !

FRANÇOIS, se frappant le front

Écoutez !

GUILLAUME

Quoi ?

FRANÇOIS

Je vous demande trois quarts d'heure.

GUILLAUME

Pour quoi faire ?

FRANÇOIS

Pour vous dire si M. Bernard est ou n'est pas l'assassin de M. Chollet. (Il s'élance hors de la maison. – Du dehors.) Allez vite, monsieur l'abbé ! allez vite ! ils ont besoin de vous !

Scène IX

Les mêmes, l'abbé, paraissant sur la porte.

CATHERINE, courant à lui

Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé !

L'ABBÉ

Oui, je me suis douté qu'il y avait des larmes à essuyer, et je suis revenu.

MADAME VATRIN, tombant à genoux

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute !

L'ABBÉ

Hélas ! mon cher Guillaume, il l'avait dit en vous quittant : « Que le malheur retombe sur vous ! » Et c'est sur vous qu'il est retombé.

GUILLAUME

Oh ! monsieur l'abbé, est-ce que vous allez dire comme les autres, qu'il est coupable ?

L'ABBÉ

Nous allons bien le savoir.

GUILLAUME

Eh bien, oui, nous allons le savoir. Bernard est vif, emporté, colère ; mais il n'est pas menteur.

(Il prend son chapeau.)

L'ABBÉ

Où allez-vous ?

GUILLAUME

Je vais à la prison.

L'ABBÉ

Inutile ! Nous l'avons rencontré entre les deux gendarmes, et M. le maire a ordonné de le ramener ici pour procéder en votre présence à l'interrogatoire. Il espère que vous aurez sur Bernard, qui vous aime tant, le pouvoir de lui faire dire la vérité.

Scène X

Les mêmes, Raisin, Bernard, entre deux gendarmes,
les pouces liés.

RAISIN, aux gendarmes

Faites entrer le prévenu.

MADAME VATRIN

Mon enfant ! mon cher enfant !

GUILLAUME, l'arrétant par le poignet

Un instant ! Il s'agit de savoir si nous parlons à notre enfant ou à un assassin. (À Raisin.) Monsieur le maire, je vous demande à regarder Bernard en face, à lui dire deux mots, et ensuite, c'est moi qui vous déclarerai s'il est coupable ou s'il ne l'est pas. (À ceux qui sont présents.) Soyez tous témoins de ce que je vais lui demander et de ce qu'il va me répondre... En présence de cette femme, qui est ta mère ; en présence de cette jeune fille, qui est ta fiancée ; en présence de ce digne prêtre, qui a fait de toi un chrétien, Bernard, moi, ton père, moi qui t'ai formé à l'amour de la vérité et à la haine du mensonge, Bernard, je te le demande ici, comme Dieu te le demandera un jour, es-tu coupable ou

innocent ?

BERNARD

Mon père...

GUILLAUME

Bernard, ne te hâte pas de répondre ; prends ton temps, afin que ton cœur ne te précipite pas dans l'abîme... Tes yeux sur mes yeux !

BERNARD

Je suis innocent, mon père !

TOUS, excepté Mathieu et Raisin

Ah !...

GUILLAUME, étendant la main

À genoux, mon fils ! (Il va à lui et lui pose la main sur l'épaule.) Je te bénis, mon enfant ! Tu es innocent, c'est tout ce qu'il me faut. Quant à la preuve de ton innocence, elle viendra lorsqu'il plaira à Dieu ; c'est une affaire entre les hommes et lui... Debout ! embrasse-moi, et que la justice ait son cours ! (Il l'embrasse.) Maintenant, à toi, la vieille !

MADAME VATRIN

Ah ! mon enfant ! mon enfant ! il m'est donc encore permis de t'embrasser !

BERNARD

Ma bonne, mon excellente mère !

CATHERINE

Et moi, Bernard ?

BERNARD

Plus tard, Catherine ! plus tard !... quand, à votre tour, et sur votre salut éternel, vous aurez répondu aux questions que j'ai à vous faire...

MADAME VATRIN

Oh ! moi aussi, à cette heure, je réponds bien qu'il est innocent !

RAISIN

Bien ! bien ! N'allez-vous pas croire que, s'il est coupable, il va tout bonnement dire comme cela : « Eh bien, oui, c'est moi qui

ai tué M. Chollet ! » Pas si bête, pardieu !

BERNARD

Je dirai, non pas pour vous, monsieur le maire, mais pour ceux qui m'aiment, je dirai... et Dieu qui m'entend sait si je mens ou si je dis la vérité : Oui, mon premier mouvement a été de tuer M. Chollet. Quand j'ai vu apparaître Catherine, et quand je l'ai vu, lui, se lever pour aller au-devant d'elle, oui, je me suis élancé dans cette intention ; oui, dans cette intention, j'ai appuyé la crosse de mon fusil à mon épaule... Mais alors, Dieu est venu à mon aide, il m'a donné la force de résister à la tentation... J'ai jeté mon fusil loin de moi, et j'ai fui ! C'est pendant que je fuyais que l'on m'a arrêté ; seulement, je fuyais, non parce que j'avais commis un crime, mais pour ne pas le commettre !

RAISIN

Reconnaissez-vous ce fusil ?

BERNARD

Oui, c'est le mien.

RAISIN, passant la baguette dans le canon

Il est déchargé du côté droit ; voyez !

BERNARD

C'est vrai.

RAISIN

Et on l'a trouvé au pied du chêne qui domine la petite vallée de la fontaine au Prince.

BERNARD

C'est là, en effet, que je l'avais jeté.

MATHIEU

Pardon, excuse, monsieur le maire... J'ai peut-être une raison à faire valoir pour innocenter ce pauvre M. Bernard... Sans doute qu'en cherchant bien, on retrouverait les bourres. M. Bernard ne charge pas comme les autres gardes, avec du papier ; il charge avec des ronds de feutre enlevés à l'emporte-pièce.

RAISIN

Gendarmes, l'un de vous ira sur le théâtre du crime et tâchera de retrouver les bourres.

UN DES GENDARMES

Demain matin, au petit jour, on y sera, monsieur le maire.

MATHIEU

Et puis, j'y pense, il y a encore une chose qui sera bien plus convaincante pour l'innocence de M. Bernard.

RAISIN

Laquelle ?

MATHIEU

J'étais là, ce matin, quand M. Bernard a chargé son fusil pour aller à la chasse au sanglier ; eh bien, à seule fin de reconnaître ses balles, il les a marquées d'une croix.

RAISIN

Ah ! il les avait marquées d'une croix ?

MATHIEU

Ça, j'en suis sûr : c'est moi qui lui ai prêté mon couteau pour faire la croix, même que je lui ai dit que ça portait malheur.

RAISIN, à Bernard

Prévenu, ces deux circonstances sont-elles exactes ?

BERNARD

Oui, monsieur le maire.

MATHIEU

Dame, vous comprenez bien, monsieur le maire, si on pouvait retrouver la balle et qu'elle n'eût pas de croix, je répondrais bien alors que ce n'est pas M. Bernard qui a fait le coup ; seulement, si, par hasard, la balle portait une croix et que les bourres fussent en feutre, je ne saurais plus que dire.

UN GENDARME

Pardon, monsieur le maire.

RAISIN

Qu'y a-t-il ?

LE GENDARME

Il y a, monsieur le maire, que ce garçon a dit la vérité.

RAISIN

Et comment savez-vous cela ?

LE GENDARME

Pendant que ce garçon parlait, j'ai débourré le côté gauche du fusil ; la balle a une croix, et les bourres sont en feutre.

RAISIN, à Mathieu

Mon ami, tout ce que vous venez de dire, dans une bonne intention pour M. Bernard, tourne malheureusement contre lui, puisque voilà son fusil, et que son fusil est déchargé.

MATHIEU

Ah ! c'est-à-dire que, le fusil fût-il déchargé, ça ne voudrait rien dire, monsieur le maire. M. Bernard peut bien avoir déchargé son fusil ailleurs ; il n'y a que si l'on trouve la balle et les bourres de feutre... Ah ! dame, ce sera malheureux, très-malheureux !

RAISIN, à Bernard

Vous n'avez rien à dire pour votre défense ?

BERNARD

Rien, sinon que les apparences sont contre moi, mais que je suis innocent.

RAISIN

Vous ne voulez pas avouer ?

BERNARD

Je ne mentirais pas pour moi, monsieur le maire ; je ne saurais mentir contre moi. Je suis coupable d'une mauvaise pensée, je ne suis pas coupable d'une mauvaise action.

RAISIN

Allons, gendarmes...

LES GENDARMES, s'approchant de Bernard

Allons, marchons !

MADAME VATRIN

Eh ! mais que faites-vous donc ? Vous l'emmenez ?

RAISIN

Sans doute.

MADAME VATRIN

Où cela ?

RAISIN

En prison, donc !

MADAME VATRIN

En prison ?... Mais vous n'avez donc pas entendu qu'il est innocent ?

CATHERINE

Monsieur !...

RAISIN

Ma chère madame Vatrin, ma belle demoiselle, c'est un devoir bien rigoureux ; mais je suis magistrat, un crime a été commis, il faut que la justice ait son cours. Il y a mort d'homme ; le cas est donc des plus graves... Allons, gendarmes !

BERNARD

Adieu, mon père ! Adieu, ma mère !...

CATHERINE

Et moi, Bernard, n'y a-t-il donc rien pour moi ?

BERNARD

Catherine, au moment de mourir innocent, peut-être te pardonnerai-je ; mais en ce moment-ci, oh ! je n'en ai pas la force.

CATHERINE

Oh ! l'ingrat ! je le crois innocent, et il me croit coupable !

MADAME VATRIN, presque à genoux

Bernard ! Bernard ! avant de la quitter, par grâce, dis à ta pauvre mère que tu ne lui en veux pas !

BERNARD

Ma mère, si je dois mourir, je mourrai en fils reconnaissant et respectueux, remerciant le Seigneur de m'avoir donné de si bons et si tendres parents ! (Aux gendarmes.) Allons, messieurs, je suis prêt.

Scène XI

Les mêmes, François.

FRANÇOIS apparaît sur le seuil, haletant,
sans cravate, son habit sur le bras

Un instant ! tout n'est pas fini.

TOUS

François !

FRANÇOIS, laissant tomber son habit et
s'appuyant au chambranle de la porte

Ouf !...

RAISIN

Rangez-vous, jeune homme ! et laissez-nous passer.

L'ABBÉ

Monsieur le maire, ce jeune homme paraît avoir quelque chose d'important à vous dire ; écoutez-le.

MADAME VATRIN

François ! François ! ils emmènent mon enfant, mon fils, mon pauvre Bernard, en prison !

FRANÇOIS

Oh ! bon ! il n'y est pas encore, en prison ! Il y a une lieue et demie d'ici à Villers-Cotterets, sans compter que le père Sylvestre, le geôlier, est couché et que ça lui ferait de la peine de se lever à cette heure-ci.

RAISIN

Ah ça ! nous sommes donc les serviteurs de M. François ? En route, gendarmes ! en route !

FRANÇOIS

Pardon, monsieur le maire, mais j'ai quelque chose à dire outre ça.

RAISIN

Et ce que tu as à dire en vaut-il la peine ?

FRANÇOIS

Dame, vous allez en juger : seulement, je vous préviens que ce sera peut-être un peu long.

RAISIN

Si c'est aussi long que tu le dis, ce sera pour demain, alors.

FRANÇOIS

Oh ! non, non, il faut que ce soit pour ce soir.

L'ABBÉ

Monsieur le maire, au nom de la religion et de l'humanité, je vous adjure d'écouter ce jeune homme.

GUILLAUME

Et moi, monsieur, au nom de la justice, je vous ordonne de surseoir...

RAISIN

Cependant, messieurs, du moment qu'il y a un assassin...

FRANÇOIS

Et d'abord, pardon, monsieur le maire, il y a un assassin, c'est vrai ; mais il n'y a pas de mort.

RAISIN

Comment, pas de mort ?

TOUS

Pas de mort ?

L'ABBÉ

Soit loué le Seigneur !

FRANÇOIS

Eh bien, quand je n'aurais que cela à dire, il me semble que c'est déjà une jolie nouvelle.

RAISIN

Expliquez-vous.

FRANÇOIS

M. Chollet a été renversé par la violence du coup ; mais la balle s'est aplatie sur la bourse pleine d'or qu'il avait dans la poche de son habit, et elle a glissé le long des côtes.

RAISIN

Ah ! ah ! la balle s'est aplatie sur la bourse ?

FRANÇOIS

Oui... En voilà de l'argent bien placé !

RAISIN

Allons au fait.

FRANÇOIS

Dame, je ne demande pas mieux ; mais vous m'interrompez à tout moment.

TOUS

Parle, parle, François !

FRANÇOIS

Eh bien, écoutez donc, monsieur le maire ; voici comment la chose s'est passée.

RAISIN

Mais comment peux-tu savoir de quelle façon la chose s'est passée, puisque tu étais avec nous, dans cette chambre, à table, tandis qu'elle se passait, à près d'une demi-lieue d'ici, et que tu ne nous as pas quittés ?

FRANÇOIS

Vous avez raison, je ne vous ai pas quittés... Mais après ?... Est-ce que, quand je dis : « Il y a un sanglier là ; c'est un mâle ou une femelle, un tiéran ou un ragot, un quartanier ou un solitaire », est-ce que j'ai vu le sanglier, moi ? Non, pas plus que Louchonneau. J'ai vu la trace, et c'est tout ce qu'il me faut. Je reprends donc... M. Bernard est arrivé le premier au cabaret de la mère Tellier... Est-ce vrai, mère Tellier ?

LA MÈRE TELLIER

C'est vrai.

FRANÇOIS

Il était fort agité.

LA MÈRE TELLIER

C'est encore vrai.

RAISIN

Silence !

FRANÇOIS, faisant de grands pas

Il marchait comme cela, et, deux ou trois fois, dans un mouvement d'impatience, il a frappé du pied près de la première table à gauche en entrant.

LA MÈRE TELLIER

En demandant du vin, c'est vrai encore.

FRANÇOIS

Oh ! ce n'est pas bien difficile à voir : je connais le pied de Bernard, et il y a dans le sable des empreintes de trois ou quatre lignes plus profondes que les autres.

RAISIN

Comment as-tu pu voir cela, la nuit ?

FRANÇOIS

Bon ! et la lune, vous croyez donc qu'elle est là-haut pour faire aboyer les chiens ?... Alors, M. Chollet est arrivé à cheval du côté de Villers-Cotterets ; il a mis le pied à terre à une cinquantaine de pas du cabaret ; il a attaché sa bête à un arbre ; puis il a passé devant M. Bernard : je croirais même qu'il avait perdu et cherché quelque chose comme de l'argent, car il y avait du suif à terre, ce qui prouve que l'on a regardé à terre avec une chandelle. Pendant ce temps-là, M. Bernard était caché derrière le hêtre qui est en face de la maison, et il continuait de rager beaucoup ; et la preuve, c'est qu'il y a deux ou trois places où la mousse est arrachée à la hauteur de la main. Après avoir retrouvé ce qu'il cherchait, le Parisien s'est éloigné du côté de la fontaine au Prince ; puis il s'est levé, puis il a fait vingt-deux pas du côté de la route de Soissons... Alors, il a reçu le coup, et il est tombé.

CATHERINE

Oh ! c'est bien cela ! c'est bien cela !

RAISIN

Demain, on saura qui a tiré le coup de fusil, on retrouvera les bourres, et l'on cherchera la balle.

FRANÇOIS

Oh ! il n'est pas besoin d'attendre à demain : je les rapporte, moi.

RAISIN

Comment ! vous rapportez les bourres et la balle ?

FRANÇOIS

Oui, les bourres... Elles étaient dans la direction du coup, et il a été bien facile de les retrouver ; mais la balle, ah ! pour la balle, il y a eu plus de besogne. La diablesse de bourse, et puis peut-être aussi la côte, l'avaient fait dévier ; mais n'importe, je l'ai retrouvée dans un hêtre... La voici.

RAISIN

Une lumière !... Vous voyez, messieurs, que les bourres sont

en feutre et que la balle a une croix.

FRANÇOIS

Pardieu ! la belle merveille ! puisque ce sont les bourres de Bernard, et que, ce matin, il avait marqué ses balles d'une croix.

GUILLAUME

Que dit-il donc, mon Dieu ?

RAISIN

Vous reconnaissez donc que le coup a été tiré avec le fusil de Bernard ?

FRANÇOIS

Certainement que je le reconnais ! c'est le fusil de M. Bernard, ce sont les bourres de M. Bernard, c'est la balle de M. Bernard ; mais cela ne prouve pas que le coup ait été tiré par M. Bernard.

MATHIEU, à part

Oh ! oh ! se douterait-il de quelque chose ?

FRANÇOIS

Seulement, comme je vous l'ai dit, Bernard rageait beaucoup, il frappait du pied, il arrachait la mousse ; puis, quand M. Chollet s'est éloigné, il l'a suivi, et ne s'est arrêté qu'au pied du chêne... Là, il a visé, mais tout à coup il a changé d'avis, à ce qu'il paraît... Il a fait quelques pas à reculons, puis il a jeté son fusil à terre ; le chien qui était armé et le bout du canon sont marqués dans le chemin.

MADAME VATRIN

Oh ! mon bon Seigneur Jésus, il y a miracle !

BERNARD

Que vous ai-je dit, monsieur le maire ?

GUILLAUME

Tais-toi, Bernard ! laisse parler François. Ne vois-tu pas qu'il est sur la piste, le fin limier ?

MATHIEU, à part

Oh ! oh ! cela commence à se gâter !

FRANÇOIS

Alors, un autre est venu...

RAISIN

Quel autre ?

FRANÇOIS, clignant de l'œil à Bernard

Oh ! je ne sais pas, moi ; un autre, voilà tout ce que j'ai pu voir.

MATHIEU, à part

Je respire !

FRANÇOIS

Mais ce que je puis dire, c'est que celui-là est venu en se traînant à quatre pattes... Il a mis un genou à terre, ce qui prouve qu'il n'est pas si fin tireur que Bernard ; puis il a fait feu... C'est alors, comme je vous l'ai dit, que M. Chollet est tombé.

RAISIN

Mais quel intérêt le nouveau venu avait-il à tuer M. Chollet ?

FRANÇOIS

Dame, pour le voler, peut-être.

RAISIN

Comment savait-il que M. Chollet avait de l'argent ?

FRANÇOIS

Est-ce que je ne vous ai pas dit que le Parisien devait avoir laissé tomber sa bourse devant la hutte de feuillage où la mère Tellier met rafraîchir son vin ? Eh bien, l'assassin était probablement caché dans la hutte en ce moment-là ; j'y ai vu la trace d'un homme couché à plat ventre et qui avait creusé le sable avec ses mains.

GUILLAUME

Mais on a donc volé M. Chollet ?

FRANÇOIS

On lui a pris deux cent louis, rien que cela !

GUILLAUME

Pardon, mon pauvre Bernard ! Je ne savais pas que l'on eût volé le Parisien quand je t'ai demandé si tu étais son meurtrier...

BERNARD

Merci, bon père !

RAISIN

Mais enfin, le voleur ?

FRANÇOIS

Puisque je vous dis que je ne le connais pas... Seulement, en courant, de l'endroit où il a tiré le coup à celui où M. Chollet était tombé, il a défoncé un terrier de lapins, et il s'est donné une entorse au pied gauche.

MATHIEU, à part

Oh ! le démon !

RAISIN

Ah ! par exemple, c'est trop fort ! Comment peux-tu savoir qu'il s'est donné une entorse et désigner le pied ?

FRANÇOIS

La belle malice ! Pendant trente pas, c'est-à-dire jusqu'au terrier défoncé, les deux pieds sont tracés d'une façon égale ; pendant tout le reste de la route, il n'y en a plus qu'un qui porte tout le poids du corps ; l'autre marque à peine : c'est le gauche. Donc, il s'est donné une entorse au pied gauche, et quand il appuie dessus, dame, ça lui fait mal.

MATHIEU, à part

Ah !...

FRANÇOIS

Voilà pourquoi il ne s'est pas sauvé... Non, s'il s'était sauvé, il serait à cette heure à quatre ou cinq lieues d'ici, d'autant plus qu'avec les pieds qu'il a, il doit bien marcher... Mais, au contraire, il est venu enterrer les deux cents louis à vingt pas de la route, à cent pas d'ici, entre deux gros buissons, au pied d'un bouleau... Il est reconnaissable, étant le seul de son espèce : je parle du bouleau, bien entendu.

RAISIN

Et, de là, où est-il allé ?

FRANÇOIS

Oh ! de là, il a gagné la grande route, et sur la grande route, comme il y a des pavés, ni vu ni connu, je t'embrouille !

RAISIN

Et l'argent ?

FRANÇOIS

Pardon, monsieur le maire, c'est de l'or, toutes pièces de vingt et de quarante francs.

RAISIN

Cet or, vous l'avez pris et apporté comme pièce de conviction ?

FRANÇOIS

Ouf ! je m'en suis bien gardé : de l'or de voleur, cela brûle !

RAISIN

Mais enfin...

FRANÇOIS

Et puis je me suis dit : « Mieux vaut faire une descente sur les lieux avec la justice, et comme le voleur ne se doute pas que je connais sa cachette, on trouvera le magot. »

MATHIEU, enjambant la fenêtre, à part

Tu te trompes, François ! on ne le trouvera pas.

(Il sort sans que personne autre que
François s'aperçoive de sa sortie.)

Scène XII

Les mêmes, hors Mathieu.

RAISIN

Est-ce tout ?

FRANÇOIS

Ma foi, à peu près, monsieur.

RAISIN

C'est bien ! la justice appréciera votre déposition. En attendant, vous comprenez bien que, comme vous ne nommez personne, comme tout roule sur des suppositions, l'accusation continue de peser sur Bernard.

FRANÇOIS

Ah ! quant à cela, je n'ai rien à dire.

RAISIN

En conséquence, je suis désespéré, madame Vatrin, mais Bernard doit suivre les gendarmes en prison... En route !

FRANÇOIS, barrant le chemin

Encore un instant, monsieur le maire.

RAISIN

Si tu n'as rien à ajouter à ce que tu as dit...

FRANÇOIS

Non ; mais c'est égal. Tenez, une supposition...

RAISIN

Laquelle ?

FRANÇOIS

Supposez que je connaisse le coupable...

TOUS

Ah !

FRANÇOIS

Supposons qu'il était là tout à l'heure.

RAISIN

Mais alors, s'il n'y est plus, la preuve nous échappe et nous retombons dans le doute.

FRANÇOIS

C'est cela ! Supposons que j'aie embusqué, dans le buisson de droite, Bobino, et, dans le buisson de gauche, La Jeunesse, et qu'au moment où le voleur mettra la main sur son trésor, ils mettent, eux, la main sur le voleur...

GUILLAUME, écoutant

Qu'est-ce que cela ?

FRANÇOIS

Eh ! tenez, le tour est fait ! ils le tiennent... Il ne veut pas revenir, et ils le poussent.

BOBINO, du dehors

Marcheras-tu, vagabond !

LA JEUNESSE, de même

Allons, drôle ! ne fais pas le méchant...

Scène XIII

Les mêmes, La Jeunesse et Bobino,
tenant Mathieu au collet et le poussant.

TOUS

Mathieu !...

LA JEUNESSE

Tenez, monsieur le maire, voilà la bourse.

BOBINO

Et voilà le voleur !... Allons causer un peu avec M. le maire,
bijou !

(Il pousse Mathieu, qui fait au milieu
du cercle quelques pas en boitant.)

FRANÇOIS

Eh bien, quand je vous disais qu'il boitait de la jambe gauche... En prendrez-vous, une autre fois, de mes almanachs ?

MATHIEU

Eh bien, oui, quoi ! c'est moi qui ai fait le coup. Je voulais seulement brouiller M. Bernard avec mademoiselle Catherine à cause du soufflet qu'il m'avait donné. Quand j'ai vu l'or, ça m'a tourné la tête. M. Bernard avait jeté son fusil, le diable m'a tenté, je l'ai ramassé, et puis voilà... Mais pas un cheveu de préméditation ! M. Chollet n'est pas mort. C'est dix ans de galère. Eh bien, on les fera !

(Catherine se jette au cou de Bernard, qui,
ayant les mains liées, ne peut la serrer contre son cœur.)

L'ABBÉ

Monsieur le maire, j'espère que vous allez ordonner qu'à l'instant Bernard soit libre ?

RAISIN

Gendarmes, ce jeune homme est innocent ; déliez-le. (Pendant qu'on délie Bernard, désignant Mathieu.) Emmenez cet homme à la prison de Villers-Cotterets, et écrouez-le solidement.

FRANÇOIS

Oh ! le père Sylvestre va-t-il être embêté d'être réveillé à cette

heure-ci !

(On emmène Mathieu.)

Scène XIV

Les mêmes, hors Mathieu.

CATHERINE

Oh ! François, que ne te devons-nous pas, et comment nous acquitter envers toi !

FRANÇOIS

Obtenez de M. Bernard qu'il me nomme son premier garçon de noce, et c'est encore moi qui lui redevrai sur le marché.

GUILLAUME, bourrant sa pipe

C'est pour le coup que je vais en fumer une !

DISTRIBUTION

Guillaume Vatrin, garde forestier	M. Jenneval
Bernard, son fils	M. Hadingue
L'abbé Grégoire	M. Jourdain
Louis Chollet, dit le Parisien	M. d'Herblay
Mathieu Goguelu	M. Romanville
François, garde	M. Carré
Molicart, garde	M. Beaumas
La Jeunesse	M. Valentin
Bobino	M. Delys
Raisin, maire de Villers-Cotterets	M. Murat
Premier gendarme	M. Rosambeau
Deuxième gendarme	M. Marius
Catherine Blum	M ^{lle} Nova
Madame Vatrin	M ^{lle} Clarisse Miroy
Euphrosine Raisin	M ^{lle} Valentin
La mère Tellier	M ^{lle} Henry
Babet, petite fille	La petite Dubreuil

Aux environs de Villers-Cotterets, vers 1830.